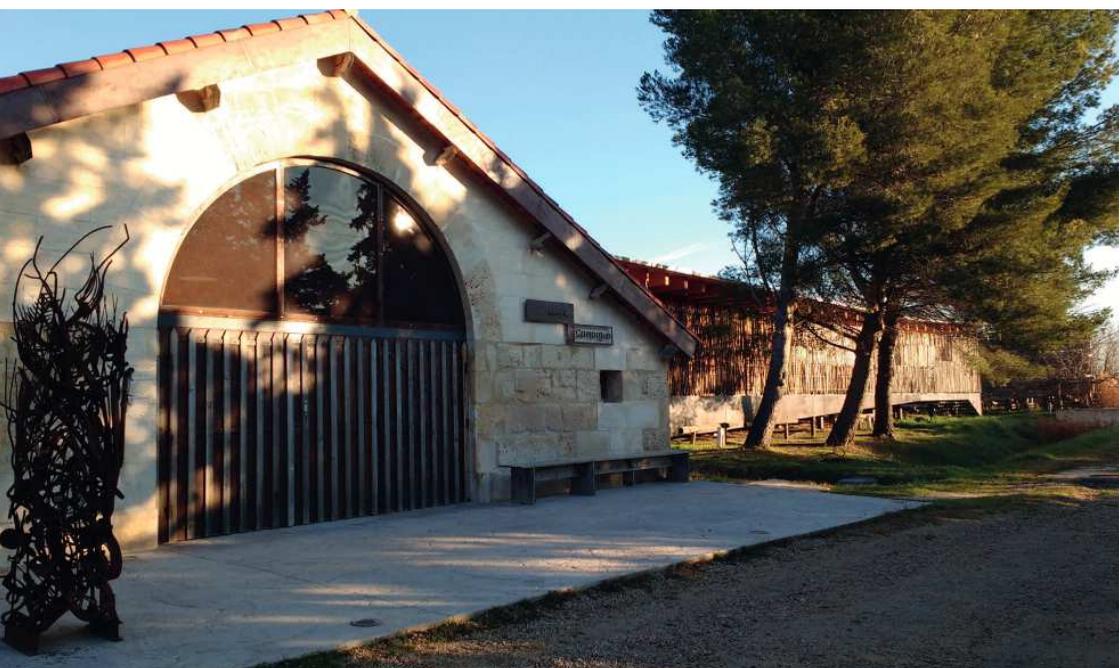


# A.V.A.

## BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE

N° 184

Décembre 2020



**Le musée de la Camargue à Arles  
comprenant l'ancienne bergerie du mas du Pont de Rousty  
et l'extension récente inaugurée en 2019**

*(© Estelle Rouquette PNRC)*

# SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES

## SOMMAIRE

- *ÉDITORIAL* page 1  
Par Vincent RAMON
- *LES 50 ANS DU PARC DE CAMARGUE :* page 3  
*LE DOMAINE DE LA PALISSADE ET LE MUSÉE DE LA CAMARGUE*
- *LA RUBRIQUE DU MUSÉE BLEU :* page 9  
*UN EXEMPLAIRE INÉDIT DE CANIF DÉCOUVERT À ARLES*  
Par Alain CHARRON et Aline DONIGA
- *1591 : PREMIÈRE CARTE DE LA CAMARGUE INTÉRIEURE* page 23  
*OU COMMENT ARLES ET LA PROVENCE ÉCHAPPENT À LA SAVOIE*  
Par Jean-Claude DUCLOS
- *LA GAZETTE DE LA MÉDIATHÈQUE :* page 45  
*L'ENCYCLOPÉDIE, SYMBOLE DES LUMIÈRES, À LA MÉDIATHÈQUE*  
Par Fabienne MARTIN
- *LE RHÔNE D'ARLES AUX TEMPS ROMAINS :* page 53  
*(PREMIÈRE PARTIE : À LA RECHERCHE DU PETIT RHÔNE)*  
Par Jean PITON et Christophe GONZALEZ
- *IL ÉTAIT UNE FOIS LA VILLA DES NAPOLEONS...* page 57  
Par Agathe DEI CAS
- *HISTOIRE D'UN COSTUME D'ARLÉSIENNE* page 61  
Par Jean-François CHAUVET
- *UN MARCHAND ARLÉSIEN DU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE :* page 65  
*ANTOINE PEINT, ET SON LIVRE DE RAISON.*  
Par Christophe GONZALEZ
- *LES TRAVAUX DU COURS DE PROVENÇAL DES AVA* page 67  
Par Odyle RIO, Michèle TATARIAN et Geneviève PINET
- *IN MEMORIAM : HENRI GUIBAUD (1943 - 2020)* page 72

### COTISATIONS :

De janvier à décembre : 30 euros  
(36 euros pour les abonnements hors de France)

À faire parvenir uniquement à :  
B.P. 10030 - 13633 Arles Cedex

*Permanence* : mardi et jeudi de 14 h à 18 h  
Espace Mistral, 2A boulevard Émile Combes ARLES

Entrée par le 2 rue Condorcet  
Tél/Répondeur : 04 86 63 62 21

*E-mail* : [ava.arles@club-internet.fr](mailto:ava.arles@club-internet.fr)

SITE INTERNET : [www.amisduvieilarles.com](http://www.amisduvieilarles.com)

## ÉDITORIAL

2020 est passée ! Porteuse d'espérance, elle était notée 20/20 en janvier, mais il est bien difficile aujourd'hui de lui accorder quelque qualificatif ! Certains anglophobes seraient tentés de subtiliser à la reine, issue de son discours du trône de 1992, son expression « *annus horribilis* » mais ce ne serait pas très « fair-play » en ce début historique du Brexit ! Ce fut une année grave qui a vu fleurir dans notre vocabulaire les termes de « distanciel » puis « présentiel » pour qualifier tous types de réunions, réapparaître dans les livres d'histoire le récit de toutes les pandémies subies au cours des siècles, en particulier en Méditerranée comme une sorte de consolation ! Hélas nous avons tous passé une année organisée comme si... puis vécue comme ça !

En fait, pendant cette période anxieuse, le seul mot qui ait galvanisé le monde et les critiques c'est celui de « pouvoir » ! Certes si la Constitution de la République reconnaît officiellement et seulement trois formes de pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire, la vie quotidienne nous a soumis depuis un an au régime de tous les pouvoirs et principalement celui des « sachants » ! Nos gouvernants sensibles au pouvoir des scientifiques, les citoyens à celui des médias et des réseaux sociaux, le pouvoir religieux pour dicter nos comportements et nos émotions, sans oublier le pouvoir économique, cause de tous les dangers pour la société !

Dans les faits, si Montesquieu affirmait que « *la liberté... n'est là que lorsqu'il n'y a pas d'abus de pouvoir* », la question peut véritablement se poser au bilan de cette année !

Pour les AVA, une fois supportées les difficultés d'organisation de nos activités, c'est le pouvoir de l'Histoire, et en particulier de celle de notre ville, qui a dynamisé notre réflexion pour ne pas oublier nos objectifs ; notre programme est aujourd'hui immuablement le même que celui proposé en 1903 par nos fondateurs, Émile FASSIN et Armand DAUPHIN, actualisé en 1971 lors de la résurrection des AVA sous la présidence de Jean LANDRIOT et le dynamisme de René GARAGNON puis de René VENTURE, entre autres militants. 2021 est donc l'année anniversaire de cette renaissance, mais celle aussi d'anniversaire et de manifestations importantes pour Arles avec les 40 ans de l'inscription de huit de ses monuments au patrimoine mondial de l'UNESCO, et cette conjoncture doit nous encourager à préparer cette échéance avec optimisme.

En 2020, pour les 50 ans de sa disparition, les Français se sont souvenus en rendant hommage à Charles De Gaulle. 2021 serait peut-être l'occasion de faire nôtre la citation de ce grand homme :

« *L'Histoire, c'est la rencontre d'une volonté et d'un évènement.* »

**Vincent RAMON**



**Le bâtiment d'accueil du domaine de la Palissade à Salin-de-Giraud.**  
(© E-Vialet)

## LES 50 ANS DU PARC DE CAMARGUE

### LE DOMAINE DE LA PALISSADE ET LE MUSÉE DE LA CAMARGUE

*Tout au long de cette année 2020, nous avons accompagné le Parc naturel régional de Camargue (PNRC) dans la célébration de ses 50 ans d'existence, malheureusement très perturbée par la crise sanitaire. Nous terminons ici avec la présentation de ses deux établissements d'accueil du public.*

Créé en 1970, le Parc naturel régional de Camargue est situé au bord de la Méditerranée, dans le delta du Rhône. Il s'étend sur trois communes : Arles, Port-Saint-Louis-du-Rhône et Les Saintes-Maries-de-la-Mer. C'est le premier parc de la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur et c'est l'un des 56 parcs naturels régionaux de France.

Organisme public au service d'un territoire, il contribue au subtil équilibre entre la préservation des milieux naturels, le développement économique et la qualité de vie de ses habitants.

Toute une équipe et un réseau de partenaires et d'élus sont impliqués dans un projet concerté de développement durable du territoire : la charte du parc.

Parmi les particularités du Parc de Camargue, celle de son rôle de gestionnaire de près de 9000 ha d'espaces naturels et de deux équipements d'accueil :

- le domaine de la Palissade à Salin-de-Giraud ;
- le Musée de la Camargue au Mas du Pont de Rousty.

Sur ces deux sites remarquables, le Parc assure des missions d'accueil, d'éducation, de sensibilisation et d'information à destination de tous les publics.

#### **Le domaine de la Palissade : un site unique en Camargue**

Le domaine de la Palissade est situé tout près de l'embouchure du Rhône, entre le village de Salin-de-Giraud et le littoral méditerranéen. En dehors des digues du Rhône, le domaine est le témoin de ce qu'était le delta avant les grands aménagements du XIX<sup>e</sup> siècle et son évolution naturelle. Il abrite une flore et une faune riches et variées, les étangs et les lagunes en connexion avec le fleuve et la mer constituent un habitat particulièrement remarquable pour les poissons, et les oiseaux sont omniprésents.

Première acquisition du Conservatoire du littoral en Provence-Alpes-Côte d'Azur, le domaine de la Palissade est géré par le Parc naturel régional de Camargue. Il concilie protection de la nature et activités socio-économiques telles que l'élevage, l'apiculture (production de miel

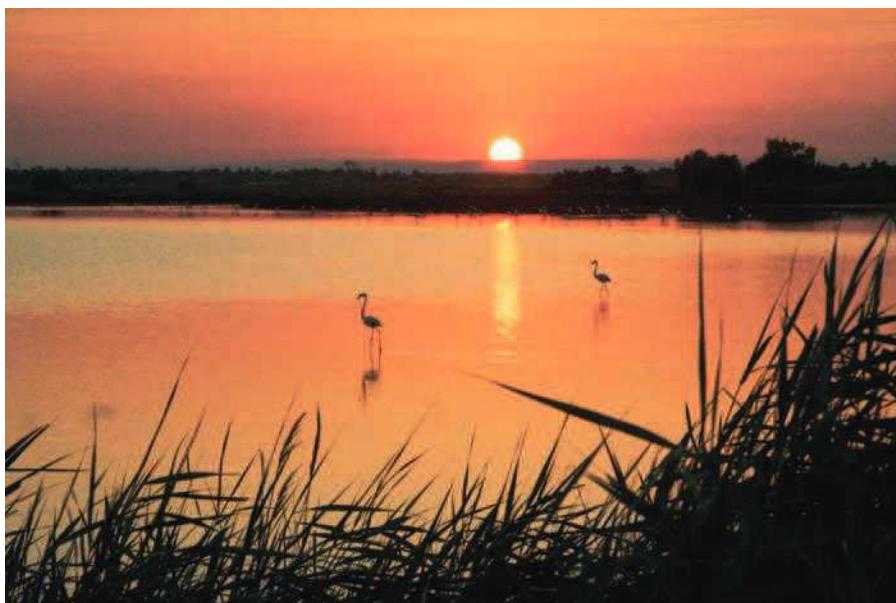


**Le domaine de la Palissade.**

**En haut : zone humide.**

**En bas : lagune.**

*(© E-Violet)*



de tamaris) et accueille des professionnels du tourisme (balade à cheval, excursion sur le fleuve en kayak).

### **Activités :**

Le Parc de Camargue et son équipe proposent de février à novembre tout un programme de visites et d'événements sur le site. Possibilité pour les groupes de visite guidée sur réservation.

Le public individuel et familial peut aussi découvrir ces paysages magnifiques de manière autonome, grâce aux trois sentiers pédestres équipés d'observatoires (le plan des sentiers est fourni à l'accueil).

Des activités de découverte à cheval et de balade en kayak sont proposées du 1<sup>er</sup> avril à fin octobre :

- balade à cheval : sur réservation au 06 27 13 63 41
- visite sur le Rhône en kayak : sur réservation au 06 73 11 28 99

### **Services :**

Une aire de pique-nique ombragée est à la disposition des visiteurs.

Le bâtiment d'accueil abrite une boutique avec des articles sur la nature, des boissons et des produits du terroir ainsi qu'une salle d'exposition.

### **Actualités :**

Pendant le confinement, l'équipe a poursuivi ses missions et a mené des actions sur le terrain : veilles et suivis écologiques tels que les comptages mensuels d'oiseaux, le suivi botanique, les opérations de gestion de l'eau, la surveillance des manades de taureaux et de chevaux qui pâturent sur le domaine... à une période où habituellement le site est moins fréquenté.

Par ailleurs, l'équipe a préparé la réouverture du site au public en février et s'est activée à l'entretien et l'aménagement des sentiers de découverte et des observatoires. Elle a élaboré le programme d'animations et a travaillé sur des projets de rénovation d'équipements d'accueil.

### **Informations pratiques :**

Domaine de la Palissade  
Route de la plage de Piémanson  
B.P. 5  
13129 Salin de Giraud  
04 42 86 81 28  
palissade@parc-camargue.fr  
<http://www.palissade.fr>  
<https://www.facebook.com/domainedelapalissade/>  
<https://www.instagram.com/domainedelapalissade/>  
GPS : lat. 43.376238 – long. 4.8100102



La roselière, aux abords du musée. (© Cindy-Avon)



Claude Mérelle, la Zingara du film d'André Hugon *Roi de Camargue* (1922) avec Charles de Rochefort, le gardian Renaud. Exposition *Aux origines. De la Camargue*. (Collection Florian Colomb de Daunant)

Horaires d'ouverture hiver/printemps (sauf changement lié au contexte sanitaire) - Accueil du site, boutique de terroir et salles d'exposition, sentiers pédestres de découverte :

- février : du mercredi au dimanche de 9 h à 17 h
- mars à fin juin : tous les jours de 9 h à 17 h
- fermé en décembre et janvier, le 1<sup>er</sup> mai et le 11 novembre

Conseils pratiques : en fonction des conditions météo et des saisons, s'équiper de vêtements adaptés (coupe-vent, bonnes chaussures, chapeau...). Prévoir la présence possible de moustiques (vêtements couvrants, répulsifs) et se munir d'eau potable.

### **Le Musée de la Camargue : un musée de société géré par le Parc naturel régional de Camargue**

Installé dans la bergerie du mas du Pont de Rousty, le Musée de la Camargue met en œuvre l'action culturelle du Parc naturel régional de Camargue. Entièrement rénovée, son exposition permanente « *Le fil de l'eau, le fil du temps* » raconte la Camargue en objets, installations interactives, vidéos et œuvres d'art contemporain. En 2019, le musée s'est agrandi pour offrir un accueil plus vaste à ses visiteurs et des expositions temporaires toute l'année. Ce bâtiment sur pilotis est l'œuvre de l'atelier marseillais de Philippe Donjerkovic, architecte du patrimoine.

#### **Un sentier :**

La découverte du site se prolonge sur le sentier de découverte. Sur 3,5 km, il offre une traversée des paysages façonnés par l'homme et la nature. Au départ du sentier, « Horizons », arche de bois réalisée par Tadashi Kawamata, invite à s'élever pour méditer sur le paysage agricole, fruit du travail de l'homme grâce à l'eau du Rhône.

#### **Un musée pour tous :**

Pour favoriser l'accès de la culture au plus grand nombre, l'équipe du musée conçoit des programmes sur mesure. Labellisée « Tourisme et Handicap », l'exposition permanente est adaptée aux quatre types de handicaps, visuel, auditif, moteur et mental.

Le musée comporte une librairie-boutique qui propose une grande variété de créations, de produits locaux (savons, fleur de sel, riz de Camargue, textiles, bijoux, souvenirs...) et d'ouvrages spécialisés sur la Camargue.

#### **Actualités :**

En 2020, par deux fois la crise sanitaire a obligé le musée du Parc de Camargue à fermer ses portes. En attendant de retrouver ses visiteurs, l'équipe du musée s'est affairée en coulisses. Parce que gérer un musée n'est pas uniquement accueillir le public et proposer des visites guidées,

chaque membre de l'équipe se concentre sur ses missions de fonds : gestion des collections, régie de la billetterie et de la boutique, action éducative et culturelle, communication... sans oublier les travaux au long cours comme l'élaboration du programme culturel et scientifique du musée qui fixera ses grandes orientations pour les prochaines années.

### **Exposition temporaire « *Aux Origines. De la Camargue* »**

Cette exposition retrace l'évolution des représentations de la Camargue depuis les premiers géographes, ingénieurs, auteurs littéraires ou artistes, jusqu'à celles des habitants et amoureux de cette terre d'exception. Des témoignages filmés, des objets, des photographies restituent « l'esprit des lieux », l'âme de la Camargue résultant d'interactions millénaires entre l'Homme et la Nature aux origines du delta du Rhône. Une invitation à voyager dans l'espace et le temps en Camargue... dès que le musée pourra rouvrir ses portes et jusqu'en juin 2021.

### **Informations pratiques :**

Musée de la Camargue  
Parc naturel régional de Camargue  
Mas du Pont de Rousty  
13200 ARLES  
04 90 97 10 82  
musee@parc-camargue.fr  
www.museedelacamargue.com  
www.facebook.com/musee.camargue  
www.instagram.com/museedelacamargue  
www.parc-camargue.fr  
GPS : lat. 43.6238067 – long. 4.5287493

Horaires d'ouverture automne-hiver (sauf changement lié au contexte sanitaire) :

- du 1<sup>er</sup> octobre au 31 mars : de 10 h à 17 h
- ouvert tous les jours sauf le 25 décembre, le 1<sup>er</sup> janvier et les week-ends du mois de janvier, hors vacances scolaires.

Tarifs :

- tarif plein : 7 euros - tarif réduit : 4 euros - Gratuité : infos sur le site internet.
- gratuité le premier dimanche du mois.

## LA RUBRIQUE DU MUSÉE BLEU UN EXEMPLAIRE INÉDIT DE CANIF DÉCOUVERT À ARLES

*Dans notre dernier numéro, nous avons rapporté les résultats des dernières fouilles de la Verrerie, à Trinquetaille. En marge de ces grandes découvertes, celle beaucoup plus modeste, mais ô combien intéressante, d'un simple objet domestique, un canif. Il est passionnant de découvrir tous les renseignements et les enseignements que peuvent en tirer des spécialistes comme Alain CHARRON et Aline DONIGA, que nous remercions pour leur contribution ainsi que la revue spécialisée Instrumentum qui en a autorisé la rediffusion.*

La reprise des fouilles du quartier de la Verrerie à Trinquetaille (Arles) par Marie-Pierre Rothé et Alain Genot, du musée départemental Arles antique a permis la découverte en 2013 d'un canif figuré exceptionnel<sup>1</sup> (fig. 1, page 10).

Situé à près de 300 m de la rive du Rhône, dans le quartier de Trinquetaille, le site de la Verrerie, occupé par une industrie de fabrication de bouteilles en verre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, recouvre un ensemble de maisons romaines richement décorées. Les traces d'occupation s'échelonnent du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au VI<sup>e</sup> s.

Le canif provient d'un niveau de remblai situé sous le support de sol d'un *opus sectile*<sup>2</sup> et est maintenant exposé au musée départemental Arles antique. Dans ce même niveau ont été recueillis de nombreux éléments d'architecture (tesselles, plaques de mortier, briques crues...), ainsi qu'un abondant mobilier céramique (lampes à huile, sigillées sud-gauloises, céramiques Claire B<sup>3</sup>, ...) fournissant un *terminus post quem*<sup>4</sup> de 180 ap. J.-C.<sup>5</sup>

---

1. Musée départemental de l'Arles antique ; n° inventaire VER.2013.346.1. Quelques années auparavant, les fouilles de l'Esplanade, à Arles, avaient livré un canif dont le manche représente une main tenant un cerneau de noix : musée départemental de l'Arles antique ; inv. ESP.2000.172.1. Il a été trouvé dans un égout d'évacuation des eaux usées des thermes de l'Esplanade. Le contexte a permis de le dater des années 220-230.

2. L'*opus sectile* (littéralement ouvrage découpé) est une technique artistique qui utilise (principalement) des marbres taillés pour la décoration de murs et de sols.

3. Claire B : type de céramique à pâte rose ou orangée apparues en Gaule du Sud-Est à partir du second quart du II<sup>e</sup> siècle.

4. En archéologie, terme désignant la date la plus ancienne connue à laquelle un événement a pu se produire ou une entité apparaître.

5. Rothé, Genot 2013, annexe 10.

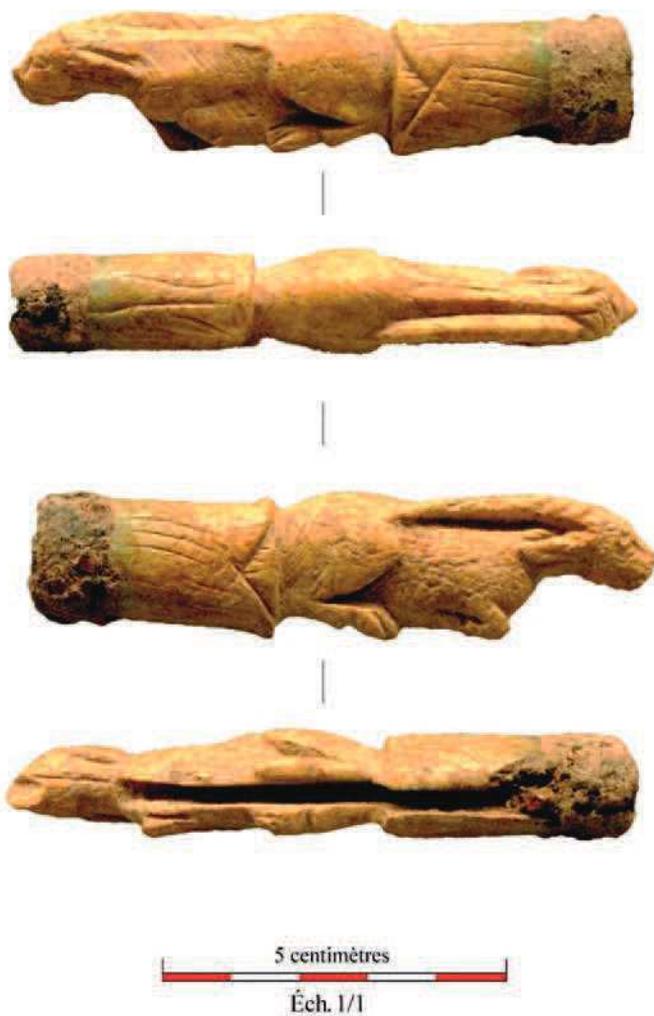


Fig. 1 — Canif découvert à la Verrerie en 2013.  
(Cliché : A. Doniga)

Les canifs, connus à partir de l'époque romaine, sont caractérisés par une lame pliante articulée autour d'un axe constitué généralement d'un rivet. Une fente, ménagée sur toute la longueur du manche, permettait de rentrer la lame. Cette dernière est généralement à « pointe rabattue » protégeant ainsi le tranchant lorsque le canif est fermé<sup>6</sup>. Ici, bien que mal conservée et incomplète (1 cm de longueur), la lame est encore engagée dans la saignée pratiquée dans le manche. Celui-ci, en matière dure animale sculptée, mesure 8,8 cm de long. Le dispositif de blocage de la lame est assuré par une virole en bronze (de 1,2 cm de long). L'objet a été restauré par Jacques Rebière du Laboratoire de conservation, restauration et recherches de Draguignan<sup>7</sup>.

Le manche est taillé d'un seul bloc dans lequel est sculpté un animal occupant les deux tiers de la longueur et sortant d'un fleuron végétal dont la base est emprisonnée dans la virole en bronze.

L'animal fait immédiatement penser à une antilope. Toutefois, la forme des cornes, très longues, annelées à la base et légèrement incurvées, incite à reconnaître un oryx, un animal ayant vécu dans les déserts d'Égypte et du Proche-Orient.

Le canif aura peut-être souffert quand il était utilisé ou a été abîmé à cause des conditions de conservation, mais les flancs de la bête ne sont pas identiques. Le côté droit présente une suite de petits points afin de rendre le pelage alors que le gauche est parcouru de grands traits. Dans la partie centrale, on note un débord que l'on ne peut pas expliquer. Toute la corne gauche manque, mais le pont qui la reliait au corps est encore présent. L'animal est figuré au repos, les pattes repliées sous le ventre, ce qui permet une bonne prise en main du manche. En effet, Suidas<sup>8</sup>, dans son dictionnaire, indique qu'on sculptait des animaux couchés afin de pallier la fragilité de l'instrument. Les oreilles, longues, sont bien marquées. Le museau est malheureusement cassé sur le côté gauche et usé, les yeux se détachent bien de la tête et des stries sont incisées sur la corne subsistante. La séparation centrale du sabot arrière droit de l'animal est visible. Les parties sculptées de l'oryx sont plutôt fidèles même si pour beaucoup de représentations animales de l'Antiquité, il faut suivre les propos de Louis Keimer qui écrivait : « *Les artistes de l'Égypte antique triomphaient surtout dans l'art de créer pour chaque espèce une forme typique et de se servir de cette dernière comme motif ornemental*<sup>9</sup>. »

6. Béal 1983, 377-378.

7. Des éléments de la virole ont été remis en place à la colle cellulosique et la surface métallique a été dégagée. Les parties osseuses ont été nettoyées avec de l'éthanol, puis recouvertes de paraloïd B 72 à 5 %.

8. Suidas, 378. Ce lexicographe byzantin du x<sup>e</sup> siècle n'aurait sans doute jamais existé !

9. Keimer 1953, 123.



**Fig. 2 — Canif représentant une lionne.**  
*(D'après Dureuil, Béal 1996, 62-64, n° 103).*

En fait, la sculpture est précise et il ne manque que la couleur pour attribuer la figuration à une espèce particulière d'oryx. En effet, deux espèces différentes ont fréquenté les déserts égyptiens et ont même été domestiquées comme le montrent des reliefs de mastabas de l'Ancien Empire, ou ont fait l'objet de chasses pour le plus grand plaisir des anciens habitants : l'Oryx beisa dans le désert oriental et l'Oryx dammah (ou Oryx algazelle) dans le désert occidental. L'oryx est un herbivore de grande taille (environ 120 cm de haut à l'épaule), dont les deux sexes sont pourvus de ces cornes qui peuvent atteindre 65 à 110 cm dans le cas de l'Oryx beisa et même de 80 à 125 cm dans le cas de l'Oryx dammah<sup>10</sup>.

La plante de laquelle paraît surgir l'oryx et qui dissimule son arrière-train ressemble d'une façon assez étonnante à une ombelle de papyrus. Elle est en bon état sur les deux côtés du manche. De nombreuses incisions ont été volontairement pratiquées, donnant ainsi une impression de détails dans l'ombelle formée naturellement de petites feuilles.

De tels motifs végétaux ont été répertoriés dans d'autres collections. Un manche conservé au musée Carnavalet à Paris est plus détaillé, mais il ne comporte pas, contrairement au modèle arlésien, deux boursouflures sommitales bien visibles dans le sens de la hauteur<sup>11</sup>. Celles-ci caractérisent l'ombelle du papyrus.

Cette plante apparaît sous forme d'amulette *ouadj*<sup>12</sup> ou même de sceptre aux mains des divinités féminines en Égypte ancienne ; elle symbolisait la verdure et la régénération<sup>13</sup>.

Aucun parallèle exact n'a été découvert, à notre connaissance, en Gaule. Cependant, un modèle assez proche, avec des dimensions sensiblement inférieures et la représentation d'un animal différent, est conservé au musée Carnavalet<sup>14</sup> (fig. 2). C'est un canif avec la représentation d'une lionne chassant, dont les pattes antérieures sont tendues vers l'avant, tenant la tête d'un jeune bovidé. Dans cet exemple, l'arrière-train de l'animal paraît aussi émerger d'un motif floral. L'auteur de l'étude des objets en os du musée Carnavalet a voulu y voir un tronc d'arbre creux. En revanche, il a bien remarqué que cette continuité de motifs était parfaitement adaptée à la structure du couteau. Notre exemplaire trouve

---

10. Osborn, Osbornová 1958, 160-168.

11. Dureuil, Béal 1996, 62-64.

12. En forme de tige de papyrus.

13. Corteggiani 2007, 433-435.

14. Dureuil, Béal 1996, 62-64, n° 103. Un objet pratiquement similaire est conservé au Römerstadt und Römermuseum Augusta Raurica d'Augst, mais la partie végétale est moins détaillée et un lion y est figuré (Anderes 2007, 17).



Fig. 3 — Canif représentant un lion couché, Villa Regina, Boscoreale, Italie.  
(Stefani 2002, 84)



Fig. 4 — Cuiller à fard en os taillé en forme d'oryx,  
musée des Beaux-Arts de Lyon.  
(Image © Lyon MBA – Photo Alain Basset).

également un autre parallèle avec le canif d'un lion couché découvert dans la Villa Regina, à Boscoreale (Italie), conservé à l'Antiquarium de Pompéi (fig. 3). Comme pour le canif à la lionne, l'animal a les pattes tendues en avant et, comme pour notre oryx, il semble sortir d'un fleuron végétal qui dissimule son arrière-train<sup>15</sup>. L'oryx, contrairement au lion souvent figuré dans l'art romain, était un animal exotique que bien peu d'habitants de la Gaule ont eu l'occasion de voir.

Une telle représentation amène à s'interroger sur la provenance de l'objet arlésien et de son iconographie. En effet, l'oryx est présent essentiellement en Égypte et au Proche-Orient. On trouve ainsi de nombreuses représentations de l'animal sur les monuments de l'Égypte ancienne, comme dans le mastaba de Mererouka à Saqqara<sup>16</sup> ou les peintures murales de la tombe de Metchechi conservées au musée du Louvre<sup>17</sup>. L'animal était chassé<sup>18</sup> ou attrapé et gardé en captivité, il participait aux défilés de bêtes reproduits dans les tombes et servait en boucherie pour garnir la table de grands personnages<sup>19</sup>.

En outre, son image est également utilisée pour la confection d'ustensiles. Ainsi, des objets de toilette ont été sculptés à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sous le règne d'Amenhotep III et de ses successeurs<sup>20</sup>. Une cuiller à fard en os taillée en forme d'oryx conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon a été déposée par l'Institut d'égyptologie Victor Loret<sup>21</sup> (fig. 4). Tous les exemples de cette période présentent l'animal entravé, prêt à être sacrifié.

La grande différence entre ces témoignages égyptiens et le manche de Trinquetaille est que l'oryx, sur cet ustensile, est figuré avec des pattes

---

15. Stefani 2002, 84.

16. Les représentations d'oryx ont été recensées par J. Vandier (1969, 7, pl. VI, fig. 57 pour Mererouka).

17. Guichard 2015, 71.

18. Bonnet 1909, 167-168, fig. 112 à 115.

19. *Ibid.* 171, fig. 17 ; Loret 1909, 175.

20. De tels objets étaient couramment façonnés dans d'autres matériaux et de nombreux exemples sont connus. Le musée du Louvre conserve ainsi un exemplaire en grauwacke et un autre en bleu égyptien (Vandier d'Abbadie 1972 ; Pierrat-Bonnefois 2014). Le musée de Colmar détient une palette en grauwacke (Schweitzer 2007, 98-99), et la Fondation Gandur pour l'art une autre en quartz rouge (Monbaron 2014, 180) ; le Eton College possède une autre de ces cuillers, mais en faïence (Reeves, Quirke 2007, 46-47). Une bibliographie est proposée dans J. Quaegebeur (1999, 29 et 70, note 58).

21. Galliano 1997, 44 ; voir également :

<https://www.mba-lyon.fr/fr/fiche-oeuvre/cuiller-fard-en-forme-doryx>

simplement repliées sous le corps. Il ne s'agirait donc pas d'un animal de sacrifice<sup>22</sup>. Cependant, il est impossible de savoir si l'artisan n'a pas seulement omis volontairement ce détail.

On ignore précisément à quelle période remontent les premiers sacrifices de cet animal<sup>23</sup> qui auraient pour origine le 16<sup>e</sup> nome<sup>24</sup> de Haute-Égypte<sup>25</sup> dont l'oryx était l'emblème. Un exemple bien connu a été sculpté sous Amenhotep III dans le temple de Louxor. À Basse Époque, le sacrifice de l'oryx<sup>26</sup>, identifié à Seth, correspond à la destruction des ennemis, la victoire sur les forces du chaos et le maintien de la Maât (personnification de l'ordre universel, elle représente l'équité, la vérité et la justice). Le sacrifice de cet animal bien inoffensif revêt pourtant une signification importante<sup>27</sup>. Il devait permettre d'écarter les ennemis de la lune, un des yeux d'Horus<sup>28</sup>.

L'image de l'oryx paraît être principalement décorative sur le manche du canif alors que les représentations de cet animal révèlent dans la civilisation égyptienne une autre symbolique forte où la bête est souvent associée à la gazelle et à l'ibex (ou bouquetin), les trois espèces étant facilement identifiables par leurs cornes<sup>29</sup>.

Les rapports sont importants entre ces trois animaux, interchangeables, fréquemment figurés sur des objets de toilette, avec des divinités telles qu'Hathor et Bès qui sont liées au monde de la femme et ont souvent pour rôle de la protéger<sup>30</sup>. Il est singulier de voir que notre objet arlésien paraît éloigné de ces préoccupations et nous ignorons si le propriétaire de l'objet avait connaissance de son caractère prophylactique.

---

22. Sans chercher aucune explication, il est singulier de voir cet animal si souvent reproduit les pattes pliées, maintenues par des liens, prêt à être égorgé, ou alors déjà sacrifié, être représenté sur un manche de couteau.

23. Les auteurs semblent s'accorder sur l'Ancien Empire (Derchain 1962, 12).

24. Division administrative de l'Égypte ancienne.

25. Montet 1961, 157-158 ; Derchain 1962, 13-21 ; Osborn, Osbornová 1998, 164.

26. Osborn, Osbornová (1998, 167-168) ont identifié ces oryx destinés au sacrifice comme étant des Oryx beisa.

27. Décapitée lors de sacrifices, la tête de l'oryx devait alors prendre place à la proue ou à la poupe de la barque sacrée de diverses divinités (Derchain, 1962, 17-19) ; voir la bibliographie dans J. Bulté (1991, 98, note 114).

28. Derchain 1962, 28-30.

29. J. Quaegebeur (1999, 15) montre deux représentations des trois bêtes associées provenant du tombeau de Sabou Ibebi (VI<sup>e</sup> dynastie) et du pylône de Kôm Ombo (fin de l'époque ptolémaïque).

30. Quaegebeur 1999, 54.

L'oryx et le papyrus se trouvent également associés à la représentation du dieu Bès<sup>31</sup> sur les talismans d'heureuse maternité, des figurines datées des dynasties libyennes. Ce dieu laid et grimaçant, mais bienfaisant, repousse les esprits malfaisants, protège les parturientes et patronne la musique, la danse et la toilette. L'oryx est alors reproduit au revers de la coiffe divine et surtout, il est figuré entravé et le cou tranché. Il peut représenter des forces nuisibles pour le nouveau-né que Bès doit dominer<sup>32</sup>. Le signe *ouadj*, sur lequel est juché Bès, aide celui-ci à éloigner les forces mauvaises qui pourraient porter atteinte aux nouveau-nés.

Des objets datant de la Basse Époque, et même de la période romaine, associent l'oryx à Bès. Le Pelizaeus museum d'Hildesheim (Allemagne) conserve une statuette en bronze montrant le dieu juché sur l'animal, le tout reposant sur le sommet d'une colonnette papyriforme. Un autre exemple, en terre cuite, conservé au musée du Louvre<sup>33</sup>, aurait été découvert en France, dans les environs de Besançon. Bès y est figuré debout sur le dos d'un oryx. D'après Jean Leclant, les deux bourrelets apparents sur le cou de l'animal seraient soit la figuration d'un lien, soit la marque d'un égorgement.

Deux hypothèses peuvent être avancées pour la provenance de notre couteau : un artisan influencé par l'Orient, voire provenant de ces contrées éloignées, aurait fabriqué l'objet à Arles. Toutefois, d'après notre enquête sur l'*instrumentum*<sup>34</sup> recueilli dans la ville, aucun objet en matière dure animale présentant une quelconque caractéristique orientale n'a été mis au jour<sup>35</sup>. Il serait donc le premier. En revanche, la cité est réputée pour quelques découvertes d'objets importés de l'Orient méditerranéen et plus particulièrement d'œuvres influencées par la religion du Double Pays (désignation de l'Égypte)<sup>36</sup>.

Une importation directe depuis l'Orient demeure en l'état tout aussi vraisemblable. Le rôle d'Arles comme grand centre de redistribution est attesté autant par les sources textuelles et épigraphiques que par les données archéologiques<sup>37</sup>. Il a entraîné une concentration de marchands enrichis par l'intense activité commerciale. Cette classe de population

---

31. Bulté 1991, 98-99.

32. J. Yoyotte, dans Bulté (1991, 8) se demande si l'animal n'est pas « *un signe du pouvoir positif du dieu, à l'instar de l'ibex, hiéroglyphe de la Bonne Année* ».

33. Leclant 1984, 410, fig.4.

34. L'*instrumentum* désigne en archéologie l'ensemble du petit mobilier fonctionnel, destiné aux activités artisanales, aux soins du corps, ou encore aux rites religieux.

35. Doniga 2017.

36. Charron 2008, 194-199.

37. Duperron 2014 ; Marlier, Djaoui 2013, 117-123 ; Christol, Fiches 1999, 141-155.

était alors en mesure d'acheter des produits de luxe ou de qualité, manufacturés comme notre couteau, d'autant plus que le prix du transport devait être plus faible. Ce type de commerce était également pratiqué par une autre catégorie sociale, l'aristocratie, pour laquelle le coût de l'objet et de l'importation comptait peu.

Il faut se demander également si le propriétaire a choisi ce couteau simplement pour ses qualités esthétiques ou alors pour sa signification. Malheureusement, le lieu de découverte ne peut pas donner une telle réponse.

Sans aller trop loin, il est certain que le rôle de l'oryx était connu dans l'Occident romain par les dévots d'Isis. En effet, nous avons vu qu'une statuette en terre cuite présentant Bès sur un de ces animaux aurait été trouvée non loin de Besançon. Mais mieux encore, le sacrifice de l'oryx par un roi est figuré sur un monument insigne certainement réalisé en Italie, mais par un dévot venant d'Alexandrie ou par un artisan romain travaillant sous la dictée d'un initié : il s'agit de la « Mensa Isiaca » (ou Tabula Bembina<sup>38</sup>) découverte à Rome en 1527 et conservée maintenant au Museo Egizio de Turin<sup>39</sup>.

Du fait de son dynamisme, Arles était en réalité une ville qui regroupait à cette époque beaucoup d'acheteurs potentiels. La présence dans l'agglomération de vins orientaux, correspondant à des crus de qualité<sup>40</sup>, corrobore la consommation de produits de luxe par une partie de la population arlésienne. Ces objets sont destinés à une clientèle fortunée. Les investigations menées dans le quartier de Trinquetaille où de riches domus ont été mises au jour<sup>41</sup>, ainsi que l'abondante épigraphie<sup>42</sup> confirment la présence de cette élite au sein de la ville. Cette dernière est vraisemblablement composée de membres liés à la politique municipale (magistrats, sevirs, etc...), de hauts fonctionnaires impériaux, et principalement de négociants, notamment ceux bénéficiant de patronages dans des corporations<sup>43</sup>. Ainsi, si l'objet en soi est exceptionnel, son lieu de découverte l'est peut-être moins compte tenu de ces facteurs.

La question qui se pose alors est le coût de l'objet en lui-même. Il peut alors s'agir soit d'une commande de la part de l'acheteur, ce qui

---

38. Pour Ph. Derchain, il s'agit d'un « *curieux exemple de ce que les isiaques d'Europe pouvaient utiliser comme support iconographique de leurs méditations et de leurs imaginations mystiques* » et même si le style est mauvais, il n'en demeura pas moins que « *les thèmes en sont assez exactement égyptiens* » (Derchain 1962, 63-64).

39. Leospo 1997, 28-29.

40. Duperron 2014, 152 ; Lemaître 2009.

41. Heijmans, Rothé 2008, 652-663.

42. Christol 2010, 337.

43. Duperron 2014, 152 ; Christol 2010, 544.

impliquerait une valeur plus importante du canif, soit d'un complément de chargement de la part des marchands, lorsqu'ils ont pris leur cargaison en Orient, avec quelques très beaux objets manufacturés achetés sur place. De tels petits objets de luxe ont probablement circulé en complément de cargaisons plus volumineuses sur les navires avec des chargements plus pondéreux comme des amphores. Dans l'épave Ouest Embiez 1, transportant principalement du verre, plusieurs amphores vinaires contenant des crus de qualité venant d'Italie et d'Orient complètent le chargement. En outre, un mortier en marbre pourrait appartenir au matériel de bord du navire ou serait destiné à l'exportation<sup>44</sup>. Ce type d'objet de luxe, mortier en marbre ou couteaux aux influences orientales, n'était probablement pas commercialisé à grande échelle, comme en témoigne la rareté de leur découverte. Ils ne pouvaient par conséquent constituer une cargaison complète. Par ailleurs, il s'agit généralement d'objets de petites dimensions prenant peu de place sur un navire. Le marchand, en ramenant quelques-uns de ces artefacts, pouvait alors faire une belle plus-value sur son complément de cargaison. Nous abordons ici une facette du commerce que l'*instrumentum* peut mettre en évidence.

À ce jour, ce type de couteau pliant à motifs orientalisants demeure exceptionnel en Gaule. Il témoigne de l'attachement dans le monde romain pour ces manches délicatement ouvragés<sup>45</sup>. Il signale également une fois de plus la prospérité de l'Arles antique et le goût raffiné de ses élites sociales.

**Alain CHARRON**

**Aline DONIGA**

Alain Charron est conservateur en chef au musée départemental Arles antique, chercheur associé au CNRS, Archéologie des sociétés méditerranéennes (UMR 5140), Labex Archimède.

Aline Doniga est docteur en archéologie, chercheur associé à l'UMR7299, Archéologie méditerranéenne et africaine, Centre Camille Jullian à Aix-en-Provence.

### **Bibliographie :**

Anderes 2007 : C. Anderes, *Il y a un os ! Artisanat d'un matériau singulier : de l'os à l'objet*, Nyon, 6 octobre 2006 - 31 mai 2007, Nyon 2007, 24 p.

Ancelin 2010 : A. Anselin, Aegypto-Graphica XXI, L'oryx et son nom, en égyptien ancien, *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* 13-14, 2010, 199-214.

---

44. Fontaine, Foy 2007, 235-265.

45. Dureuil, Béal 1996, 61 ; Rodet-Belarbi, Dieudonné-Glad 2008, 152-153.

- Béal 1983 : J.-C. Béal, *Catalogue des objets de tabletterie du musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon*, Lyon 1983, 421 p.
- Bonnet 1909 : A. Bonnet, L'oryx dans l'ancienne Égypte. *Archives du muséum d'histoire naturelle de Lyon X*, 1909, 1-15.
- Bulté 1991 : J. Bulté, *Talismans égyptiens d'heureuse maternité*, Paris 1991, 136 p.
- Charron 2008 : A. Charron, Les « cultes orientaux » à Arles. In : M. Heijmans, M.-P. Rothé, *Carte archéologique de la Gaule 13/5, Arles, Crau, Camargue*, Paris 2008.
- Christol 2010 : M. Christol, *Une histoire provinciale : la Gaule narbonnaise de la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : scripta varia*, Histoire ancienne et médiévale, 103, Paris, 2010.
- Christol, Fiches 1999 : M. Christol, J.-L. Fiches, Le Rhône : batellerie et commerce dans l'Antiquité. In : Ph. Leveau (dir.), *Le Rhône romain. Dynamiques fluviales, dynamiques territoriales. Gallia 56*, 1999, 141-155.
- Corteggiani 2007 : J.-P. Corteggiani, *L'Égypte ancienne et ses dieux*, Paris 2007, 588 p.
- Derchain 1962 : Ph. Derchain, *Rites égyptiens I, le sacrifice de l'oryx*, Bruxelles 1962, 69 p.
- Doniga 2017 : A. Doniga, *Vivre et travailler dans les ports de Gaule Narbonnaise. Recherches sur le mobilier découvert en contexte portuaire (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. - VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)*, thèse inédite, Université Aix-Marseille.
- Duperron 2014 : G. Duperron, *Arles et Lyon, ports fluviaux de l'Empire romain. Le commerce sur l'axe rhodanien du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au VII<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, thèse de doctorat, université de Montpellier III, 2014.
- Dureuil, Béal 1996 : J.-F. Dureuil, J.-C. Béal (coll.), *La tabletterie antique et médiévale* (Cat. d'art et d'histoire du Musée Carnavalet XI), Paris 1996, 128 p.
- Fontaine, Foy 2007 : S. Fontaine, D. Foy, L'épave Ouest-Embiez 1, Var : le commerce maritime du verre brut et manufacturé en Méditerranée occidentale dans l'Antiquité. *Revue archéologique de Narbonnaise 40*, 2007, 235-268.
- Galliano 1997 : G. Galliano, *Musée des Beaux-Arts de Lyon*, guide des collections, les Antiquités, Lyon 1997, 109 p.
- Guichard 2015 : H. Guichard (dir.), *Des animaux et des pharaons, le règne animal dans l'Égypte ancienne*, Lens, musée du Louvre-Lens, 5 décembre 2014 - 9 mars 2015, Paris 2015, 352 p.
- Heijmans, Rothé 2008 : M. Heijmans, M.-P. Rothé, *Carte archéologique de la Gaule 13/5, Arles, Crau, Camargue*, Paris 2008.
- Keimer 1953 : L. Keimer, *Les limites de l'observation naturaliste dans quelques représentations animales de l'Égypte antique 1*, université Ibrahim (Annales de la faculté des lettres II), mai 1953, 121-134.

- Leclant 1984 : J. Leclant, *À propos d'une terre cuite de Bès à l'oryx. Hommages à Lucien Lerat* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 294), Besançon 1984, t. 1, 409-420.
- Lemaître 2009 : S. Lemaître, Du Chio au *passum* : les vins grecs en Gaule, dans J.-P. Brun, M. Poux, A. Tchernia (dir.), *Le Vin, Nectar des Dieux, Génie des Hommes*, Infolio – Montpellier agglomération, Gollion, 2009 (2<sup>e</sup> édition), 274-275.
- Leospo 1997 : E. Leospo, La « Mensa Isiaca ». In : A. Arslan Iside. *Il mito, il mistero, la magia*, Milan, Palazzo Reale, 22 février - 22 juin 1997, Milan 1997, 28-29.
- Loret 1909 : V. Loret, Le nom égyptien de l'oryx. In : A. Bonnet, L'oryx dans l'ancienne Égypte. *Archives du muséum d'histoire naturelle de Lyon X*, 1909.
- Manlius 2000 : N. Manlius, Did the Arabian Oryx live in Egypt during pharaonic Times. *Mammal Rev.* 30, 1, 2000, 65-72.
- Marlier, Djaoui 2013 : S. Marlier, D. Djaoui, Arles et le Rhône à l'époque romaine. In : G. Garidel (dir.), *Les cahiers de l'Antiquité. Les Gallo-Romains*, Louviers 2013, 117-123.
- Monbaron 2014 : N. Monbaron, L'esprit archéologique : entre fouilles et épigraphie, Édouard et Marguerite Naville. In : J.-L. Chappaz (dir.), *Corps et esprits. Regards croisés sur la Méditerranée antique*, Genève, Musée d'art et d'histoire, Genève 2014, 180.
- Montet 1961 : P. Montet, *Géographie de l'Égypte ancienne II*, La Haute Égypte, Paris 1961, 239 p.
- Osborn, Osbornová 1998 : D.J. Osborn, J. Osbornová, *The Mammals of Ancient Egypt*, Warminster 1998, 213 p.
- Pierrat-Bonnefois 2014 : G. Pierrat-Bonnefois, L'animal dans son environnement naturel : des paysages très peuplés. In : H. Guichard (dir.), *Des animaux et des pharaons, le règne animal dans l'Égypte ancienne*, Lens, musée du Louvre-Lens, 5 décembre 2014 - 9 mars 2015, Paris 2014, 66-71.
- Quaegebeur 1999 : J. Quaegebeur, *La naine et le bouquetin ou l'énigme de la barque en albâtre de Toutankhamon*, Louvain 1999, 168 p.
- Reeves, Quirke 2007 : N. Reeves, S. Quirke, *Cuiller à fard en forme d'oryx*. In : Boysson (B. de), Spurr (St.) (dir.), *Égypte, Trois mille ans d'art décoratif*, Musée Myers – Collection du collège d'Eton, Musée des Arts décoratifs, Bordeaux, 5 avril - 2 juillet 2007, Paris 2007, 80 p.
- Rodet-Belardi, Dieudonné-Glad 2008 : I. Rodet-Belarbi, N. Dieudonné-Glad, Os, bois de cerf et ivoire à Rom (Deux-Sèvres). Quelques éléments de réflexion sur l'approvisionnement en matière première et la distribution des objets dans l'agglomération. In : I. Bertrand (dir.), *Le travail de l'os, du*

*bois de cerf et de la corne à l'époque romaine : un artisanat en marge ?* Actes de la Table ronde Instrumentum, Chauvigny (Vienne, F) – 8 & 9 décembre 2005, co-éd. Ass.Publications Chauvinoises - Monique Mergoil, Chauvigny-Montagnac 2008 (Monographies Instrumentum 34), 145-163.

Rothé, Genot 2013 : M.-P. Rothé, A. Genot, *Rapport de fouille sur le site de la Verrerie de Trinquetaille*, Musée départemental de l'Arles antique, avril-novembre 2013, Arles 2013.

Schweitzer 2007 : A. Schweitzer, *Entre Égypte et Alsace, la collection du Muséum d'histoire naturelle de Colmar et la collection égyptienne de la Société industrielle de Mulhouse*, Colmar, 2007, 122 p.

Stefani 2002 : G. Stefani, *Uomo e ambiente nel territorio vesuviano*. Guida all'Antiquarium di Boscoreale, Pompei, 128 p.

Suidas : Suidas, *La Souda*.

Vandier 1969 : J. Vandier, *Manuel d'archéologie égyptienne V, Bas-reliefs et peintures, scènes de la vie quotidienne*, Paris, 1969, 1037 p.

Vandier d'Abbadie 1972 : J. Vandier d'Abbadie, *Catalogue des objets de toilette égyptiens*, musée du Louvre, Paris, 1972, 191 p.

## 1591 : PREMIÈRE CARTE DE LA CAMARGUE INTÉRIEURE OU COMMENT ARLES ET LA PROVENCE ÉCHAPPENT À LA SAVOIE

*Le xv<sup>e</sup> siècle a vu le développement spectaculaire de la cartographie. C'est ainsi qu'en 1591 apparaissent quasi simultanément deux cartes importantes pour notre région, la carte de la Camargue d'Ascanio Vitozzi et la carte de la Provence de Pierre-Jean de Bompar. Jean-Claude DUCLOS, conservateur en chef honoraire du Patrimoine, membre de l'Académie d'Arles, au-delà de la simple étude de ces documents, en présente le contexte historique. Nous l'en remercions vivement.*

Les représentations du delta du Rhône, depuis les portulans du xiii<sup>e</sup> siècle, ont jusqu'alors pour objectif de renseigner les navigateurs. Mais pour la première fois, en 1591, c'est l'intérieur qui en est représenté, avec l'emplacement des cours d'eau, des étangs, des chemins, des ponts, des constructions, des villes... et ce sont des ingénieurs piémontais qui le font à la demande de leur prince, Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, duc de Savoie. Pourquoi s'intéressent-ils soudainement à la Camargue ? Dans quelles circonstances ? Avec quels objectifs ? Et surtout, que montre leur carte du delta du Rhône, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle ?

Georges Pichard, Mireille Provansal et François Sabatier ont déjà donné des réponses à ces questions<sup>1</sup>. Mais l'intérêt de la carte de 1591 nous paraît tel, ne serait-ce que parce qu'elle est la première du genre, que nous avons éprouvé le besoin de la situer dans un contexte plus large, tant en ce qui concerne l'histoire du Pays d'Arles et de la Provence, en cette période trouble de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, que de la signification de la représentation cartographique dans ce qu'elle exprime des regards de leurs auteurs et des intentions de leurs commanditaires.

Nous tenons ici à remercier vivement Philippe Rigaud pour avoir attiré notre attention sur cette carte (*page 24*). Elle est aujourd'hui conservée aux Archives d'État de Turin, dans les fonds de la cour de Savoie<sup>2</sup>.

Artistement aquarellé, le document mesure 48,5 cm de haut sur 84,5 cm de large et est réparti sur deux pages du registre dans lequel il est inséré et un rabat, à gauche. Manque l'embouchure principale du Rhône, très probablement rognée lors de la reliure du registre. Ni signé, ni daté,

1. Georges Pichard, Mireille Provansal and François Sabatier, « *Les embouchures du Rhône* », *Méditerranée* [Online], 122 | 2014, Online since 19 June 2016, connection on 11 November 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/mediterranee/7128>

DOI : <https://doi.org/10.4000/mediterranee.7128>

2. *Archivio di stato di Torino -> Sezione Corte -> Biblioteca antica dei Regi archivi -> Architettura militare, disegni di piazze e fortificazioni, parte su pergamena -> Volume III -> Camargue. Carta corografica in pianta con dettagli in prospettiva, Mazzo 3.*



**Carte de la Camargue par Ascanio Vitozzi (1591).**  
*(Archivio di Stato Torino, Architettura militare, III, f° 10)*

il a été réalisé, ainsi que les historiens le confirment, lors de la visite de Charles-Emmanuel de Savoie (*page 26*) à Arles, en 1591<sup>3</sup>.

### **Mais que vient faire à Arles le duc de Savoie, prince de Piémont ?**

Encore faut-il, avant d'y venir, rappeler qui est ce duc. Petit-fils de François I<sup>er</sup> et fils unique d'Emmanuel-Philibert de Savoie et de Marguerite de France, il succède à son père à l'âge de 18 ans. Il est aussi le filleul du roi de France Charles IX, du pape Grégoire XIII, du grand maître de l'Ordre de Malte, de Catherine de Médicis et d'Élisabeth de Valois. À cette prestigieuse parenté, s'ajoutent des traits de caractère et des compétences qu'il convient aussi d'avoir à l'esprit.

Après une éducation humaniste à laquelle concourent les meilleurs précepteurs de la Renaissance italienne, Charles-Emmanuel est vite initié par son père au métier de souverain et de guerrier. Homme de lettres, lecteur d'Érasme et de Machiavel, Charles-Emmanuel administre avec éclat son duché. Mais son souhait le plus cher est que son petit État, composé de la Savoie, du Piémont, du duché d'Aoste et du comté de Nice, soit un jour en mesure de rivaliser avec ceux de l'Europe d'alors. Aussi n'a-t-il de cesse, à la suite d'Emmanuel-Philibert, son père, de vouloir l'agrandir et l'enrichir pour devenir le monarque influent et respecté qu'il est convaincu de devoir incarner. C'est animé par cette ambition, car il est persuadé d'avoir été désigné par Dieu pour régner, qu'il choisit pour femme la fille du grand Philippe II d'Espagne, Catherine-Michelle de Habsbourg. Il l'épouse en 1585, a d'elle dix enfants et bénéficie jusqu'à sa mort, en 1597, de son entier soutien. Charles-Emmanuel « régnera » ainsi 50 ans sur le duché de Savoie, de 1580 à 1630, sans toutefois parvenir à devenir roi, si ce n'est de Chypre, comme il prétendit l'être.

Auteur d'une biographie magistrale du duc de Savoie, l'historien Stéphane Gal résume sa destinée en disant qu'il voulut « (...) *changer le monde et devenir roi ! À cheval sur les Alpes, ses États dont il repoussa toujours les frontières devaient incarner l'axe autour duquel il ambitionnait de faire tourner les plus grandes puissances* »<sup>4</sup>.

3. Micaela Viglino Davico, qui a dirigé *Architetti e ingegneri militari in Piemonte tra '500 e '700 : un repertorio biografico*, Turin, Éd. Omega, 2008, pp. 272 à 274, le désigne comme auteur de la *carta territoriale* de la Camargue, en 1591.

4. Stéphane Gal, *Charles-Emmanuel de Savoie – La politique du précipice*, Payot, 2012, 557 p.

Voir aussi, Stéphane Gal, « *Quand un crétin voulait devenir roi des Alpes : la légende noire des Savoie de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> à Victor-Amédée II* », Histoire culturelle de l'Europe [En ligne], Revue d'histoire culturelle de l'Europe, Légendes noires et identités nationales en Europe, Tyrans, libertins et crétins : de la mauvaise réputation à la légende noire.



Portrait de Charles Emmanuel I<sup>er</sup> de Savoie (1562-1630).  
Huile sur toile - Jan Kraeck (vers 1550-1607).

Peu après l'assassinat d'Henri III, deux ans avant son passage à Arles, le jeune duc pense avoir quelque chance d'hériter du trône de France. En attendant, il met à profit les guerres de religion et la situation de confusion qu'elles entraînent partout, pour tenter d'annexer la Provence. Car c'est bien une guerre de conquête qu'il va mener, secrètement, grâce à l'aide, pense-t-il, de Philippe II, son beau-père dont il attend les moyens de l'emporter.

C'est ainsi qu'il arrive à Arles le 19 septembre 1591 avec son état-major et son armée pour rétablir la paix, certes, mais aussi dans le but inavoué de régner un jour sur un état qui, du Piémont, s'étendrait jusqu'au Rhône. Il met à profit pour cela les affrontements auxquels se livrent les ligueurs catholiques et les huguenots languedociens, dans le cadre de ce qui a pour nom les guerres de Religion.

La situation est complexe car comme l'a bien observé Fernand Braudel :

« (...) *au-delà des années 1580, tout fermente et se décompose en Provence, en un pays mal joint encore au royaume, pauvre, épris de liberté, avec ses dures rivalités locales, ses villes jalouses de leurs privilèges et sa noblesse turbulente...* »<sup>5</sup>

Mais, ajoute-t-il, « *La Ligue, ce n'est pas seulement une alliance des Catholiques exaltés. Ce n'est pas seulement un instrument au service des Guises... Mais aussi un grand retour en arrière au bénéfice d'un passé que la royauté a combattu, puis en partie supprimé. Et notamment un retour à la vie urbaine indépendante, à l'État-ville. (...) le rêve étant de diviser le pays en petites républiques catholiques, maîtresses de leur destin.* »<sup>6</sup>

À Arles, des consuls continuent en effet d'aspirer au statut « d'État-ville ». Quoi qu'il en soit, telle est la conjoncture qu'en politique avisé, le duc de Savoie va chercher à exploiter. Il soutient bien sûr les ligueurs catholiques mais veut d'abord apparaître comme le seul capable de rétablir durablement la paix.

### **Dans les pas du duc de Savoie.**

Rien n'est plus évocateur, pour suivre au jour le jour le déroulement de son séjour arlésien, que de reprendre le compte-rendu qu'en fait Jean-

---

URL : <http://www.unicaen.fr/mrsh/hce/index.php?id=194>

Et Stéphane Gal, « *Charles-Emmanuel 1<sup>er</sup> ou l'appel à être plus que soi-même* », *Chrétiens et sociétés* [En ligne], Numéro spécial II | 2013,

URL : <http://journals.openedition.org/chretiensocietes/3459>

DOI : <https://doi.org/10.4000/chretiensocietes.3459>

5. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, 1966, t. II, p. 486.

6. *Ibid.*, p. 495.

A B R É G É  
CHRONOLOGIQUE  
D E  
L'HISTOIRE D'ARLES,  
C O N T E N A N T :

LES Événemens arrivés pendant qu'elle a été tour-à-tour  
Royaume et République, ensuite réunie à la Souve-  
raineté des Comtes de Provence et des Rois de France.

*Ouvrage enrichi du Recueil complet des Inscriptions et de  
Planches des Monumens antiques.*

PAR M. DE NOBLE LALAUZIERE,  
*Associé vétéran de l'Académie de Marseille.*

---

*Collée chez Arles : Annon. de chez l'Éditeur.*

---



ARLES,  
DE L'IMPRIMERIE DE GASPARD MESNIER,  
PLACE NOTRE-DAME LA MAJOR, N.º 54.

---

1 8 0 8.

Page de garde de l'ouvrage  
de Jean-François Noble de La Lauzière,  
*Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles  
jusqu'à la mort de Louis XIV,*  
publié à Arles en 1808.

François Noble de La Lauzière dans son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles jusqu'à la mort de Louis XIV*, publié à Arles en 1808<sup>7</sup>. Ses sources sont fiables, car passé au crible de ce que nous savons aujourd'hui de la période, rien de ce qu'il relate n'est réellement contestable. Ainsi commence-t-il par observer que : « *Philippe II, roi d'Espagne, entretenait toujours la division dans le royaume de France, à dessein de faire tomber cette couronne sur un de ses enfants. Il fournissait aux ligueurs des troupes et des sommes considérables* »<sup>8</sup>. Il est vrai que beaucoup, à commencer par Charles-Emmanuel, son gendre, comptent sur le concours du riche et très puissant roi d'Espagne. Le duc l'obtiendra, certes, mais jamais vraiment à la hauteur de ce qu'il demande. D'un naturel prudent et méfiant, Philippe II tarde toujours à envoyer l'aide promise, quand cependant il le fait. Par ailleurs et même si Catherine-Michelle soutient son époux autant qu'elle le peut, les rapports de Philippe II et de son vibrant gendre ne s'arrangeront pas.

Mais avant d'assister, ainsi que La Lauzière va nous le permettre, à l'arrivée du duc à Arles, voyons avec ce chroniqueur, catholique et arlésien, quelle est alors la situation dans la ville et ses environs :

« *Le 9 septembre [1591], le maréchal duc de Montmorency, Bernard de Nogaret, François de Lesdiguières et Alphonse d'Ornano, à la tête d'une armée, vinrent assiéger la ville d'Arles, dans le dessein de la livrer au pillage. Ils commencèrent par le ravage des bestiaux, gros et menus ; ils s'emparèrent d'un petit fort à Trinquetaille, ils brûlèrent le château d'Albaron, ainsi que plusieurs métairies voisines ; ils campèrent, avec leur troupe, autour de la Ville. Le lieutenant et les consuls craignant que leurs ennemis n'eussent quelque intelligence avec ces troupes, et que les habitants de la campagne ne se révoltassent, résolurent de députer le consul Larivière auprès du duc de Savoie, pour le prier de venir à leur secours.* »

L'année précédente, le 15 octobre 1590, le Parlement d'Aix avait remis au duc le commandement de l'armée de Provence mais pas ce qu'il espérait, à savoir le titre de comte de Provence. Quoi qu'il en soit, il est depuis perçu comme un recours, face aux exactions et à l'insécurité dont

---

7. Né à Marseille en 1718 et mort à Arles en 1806, Jean-François Noble de La Lauzière entame une carrière militaire en tant qu'officier mais, après avoir été grièvement blessé à la bataille de Fontenoy, se retire à Arles, y épouse Mlle Meyran-Lagoy, achète et exploite le domaine de Bois Vert, devient consul d'Arles et des Baux et, prenant goût pour l'histoire à la fin de sa vie, écrit son *Abrégé chronologique*. Il est membre de l'Académie de Marseille.

8. Jean-François Noble de La Lauzière, *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles*, Édité à Arles chez Aubin et Serres, libraires, 1837, 516 p.

souffrent les Provençaux. C'est ainsi qu'Arles, après lui avoir envoyé le consul Larivière, déjà entièrement acquis au duc, décide aussi de faire appel à lui :

*« Les consuls [d'Arles] ayant été avertis que le duc de Savoie était arrivé à Salon, le Conseil députa Gaspard Chalot, avocat, lequel observa qu'il fallait l'instruire en quels termes il devait s'annoncer à son Altesse, pour ne pas s'écarter de ses pouvoirs, et éviter tout reproche. On lui recommanda expressément de louer grandement le dessein de son Altesse, d'avoir quitté ses états pour venir garantir la Provence de l'invasion des hérétiques, et de lui dire que la ville d'Arles était résolue d'exposer les biens de la vie de tous ses habitants pour le soutien de la religion ; enfin de lui offrir tout ce qui était en son pouvoir pour seconder une si belle entreprise. »*

Sans doute réjoui par l'invitation, le duc l'accepte et se rend à Arles, accompagné de ses ingénieurs et son armée :

*« Le 19 dudit mois de septembre, le duc de Savoie arriva en cette ville, par la porte de Marché-neuf, à la tête de deux mille cavaliers piémontois. Il fut reçu avec une magnificence vraiment royale. (...) Le 22 septembre, le duc de Savoie monta à cheval, traversa la ville. Les femmes et les enfants criaient vive l'Altesse, vive la Messe. Il fit ensuite le tour de ses dehors, pour en reconnaître la situation. Le même soir, le canon fut braqué contre le château de Fourques, qui se rendit de suite. Le lendemain, il le fit fortifier par cinq cents pionniers, et fit construire un pont volant à bateau sur le petit Rhône ; il en donna le commandement à St Roman. Le même soir, le canon fut conduit contre le château d'Albaron, qui se rendit au premier abord. Le lendemain, celui de la Mothe qui est du côté du Languedoc, se rendit aussi. Le 25 du même mois, il visita l'hôpital, où il fit une aumône de cent écus. Il alla ensuite entendre la messe à l'église de St Honorat, où on lui fit voir un tombeau en marbre ou reposaient ses ancêtres. (...) quelques jours après, le duc retourna à Fourques pour voir travailler aux fortifications. Il porta et posa lui-même quelques fascines. »*

C'est, on le voit, avec un sens aigu de la communication et un souci constant d'efficacité que le duc met à profit sa venue à Arles, tant pour se faire apprécier des Arlésiens que pour mettre un coup d'arrêt aux attaques des Huguenots. Il va même jusqu'à se recueillir, aux Alyscamps, devant un sarcophage censé conserver les restes d'un de ses ancêtres, le mythique Bérold<sup>9</sup>. L'Histoire démontrera que ce sarcophage n'a pas de

---

9. Samuel Guichenon, auteur au XVII<sup>e</sup> siècle, de l'*Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie ou Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie justifiée par titres, fondations de monastères, manuscrits, anciens monuments, histoires, et autres preuves authentiques*, chez Jean-Michel Briolo (1660), consultable en ligne, démontre que cette information est fausse.

rapport avec la Maison de Savoie, mais cet épisode montre combien le duc tient à affirmer son appartenance au territoire arlésien et, peut-être aussi, à légitimer son espoir de conquête.

C'est au cours de ce séjour de trois semaines que les ingénieurs du duc de Savoie scrutent le territoire, analysent le système défensif existant, voient comment le rendre plus efficient et dressent la carte qui nous intéresse. Après avoir pris soin, avec l'aide des chevaliers de Malte, de séjourner près de la ville pour ne pas importuner les Arlésiens, le duc et son armée repartent :

*« Le 6 octobre, le duc partit de cette ville fort joyeux de ce que, pendant son séjour, tout s'y était passé suivant ses désirs. Ayant dégagé les Arlésiens de toute tyrannie, il se rendit à Aix. »*

Mais la trêve est de courte durée :

*« Le 1<sup>er</sup> novembre, le maréchal duc de Montmorency, étant instruit que le duc de Savoie s'était rendu dans Arles, et qu'il avait fait travailler à des fortifications au château de Fourques, détacha de son armée trois mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers sous le commandement du baron de Péraud et de Laigue, pour aller assiéger ce château. Le lendemain, le consul Larivière donna ordre au capitaine Couque de dresser un fort en terre à la pointe de l'île de Camargue vis-à-vis Fourques. Cent soldats et cinquante terrailleurs y furent employés sous les ordres d'Antoine Borel, ingénieur (...) Le 5 du même mois, ce fort, tout récemment construit, fut entièrement détruit par un gros Rhône et une forte pluie. »*

Nous reparlerons d'Antoine Borel, désormais mieux connu grâce aux travaux de Philippe Rigaud<sup>10</sup>, et noterons la destruction soudaine, par le Rhône, de ce fort de terre et de fascines, édifié pourtant à grand renfort de main-d'œuvre. L'année 1591 s'achève sans que la situation se soit améliorée, et le duc revient à Arles peu après, poursuivre son projet :

*« Au commencement de février, le duc de Savoie revint dans la ville d'Arles avec espérance de s'en rendre maître par les intrigues du jeune consul Larivière. Il ouvrit le carnaval par des bals, des festins et autres divertissements. Il s'attira la plus grande confiance, tant de la noblesse, que du peuple. »*

Charles-Emmanuel semble alors avoir gagné la confiance des Arlésiens, mais un événement dont il n'a sans doute pas mesuré l'importance, va soudain la réduire à néant :

---

10. Philippe Rigaud, *Anthoine Borel, un ingénieur militaire arlésien (1563 ?-1623) – Les fortifications de Trinquetaille et autres ouvrages*. In Archéologie et histoire en territoire arlésien – Mélanges offerts à Jean Piton, David Djaoui, Marc Heijmans (dir.), Éd. Mergoli, 2019, pp. 671-682.

« À la fin de février, au moment du départ du duc, les compagnies espagnoles entrèrent dans la Ville ; les Arlésiens en prirent ombrage ; les parents et amis du consul Larivière lui en firent le reproche. Il répondit qu'ils étaient des poltrons. Le soupçon augmenta dès qu'ils surent qu'Ascagnio, ingénieur de S. A. avait été sur l'amphithéâtre pour tracer le plan d'une citadelle. Le 13 mars, le consul Larivière prit la résolution de rendre le duc de Savoie maître absolu de la Ville. »

Perçue comme une armée d'occupation, l'armée espagnole défilant dans la ville suscite l'inquiétude et la désapprobation des Arlésiens. En très peu de temps, l'opinion favorable dont bénéficiait le duc s'inverse et, pris à parti par la foule, le consul Nicolas La Rivière y laisse la vie, assassiné par des manifestants. D'autres événements suivent, déjà traités par ailleurs<sup>11</sup>, sur lesquels nous ne reviendrons pas ici. Nous en retiendrons deux toutefois parce qu'ils concernent la Camargue et plus précisément Trinquetaille et le Fort de Pâques. Nous reviendrons plus loin sur Ascagnio, ingénieur de S. A., et sur le rôle majeur qui fut le sien dans la réalisation de la carte de 1591.

### **La fortification de Trinquetaille et l'œuvre d'Antoine Borel.**

Profitant d'un retrait momentané des troupes huguenotes du duc de Montmorency, tenues un temps à l'écart par la présence de l'armée savoyarde, les consuls d'Arles en profitent pour fortifier Trinquetaille et défendre l'accès de la Camargue :

*« ...on fortifiera ledict lieu de Trinquetaille aux despens de la communauté pour, en cas de nécessité, servir de retraicte aux habitans de ladicte Camargues et deffendre le terroir d'icelle, tout ainsy que sera advisé par les sieurs consuls avec l'advis d'ingenieurs et personnes a ce expérimentées... » « [pour] ... empescher les dessains des ennemys qui tachent a le surprendre, filer, couvrir et ravaiger quilz pourroient fere dans le terroir de Camargue...<sup>12</sup> »*

Ainsi que Philippe Rigaud nous l'apprend, la ville confie la conception et la maîtrise d'ouvrage de ces fortifications à Antoine Borel, dont les consuls de la ville apprécient déjà les compétences. Car si les plans des fortifications de Trinquetaille, de Fourques et d'Albaron lui valent, comme à Louis Borel, son père, la qualité d'ingénieur militaire, Antoine a plus d'une corde à son arc. Il fait en effet ses preuves dans

---

11. Voir notamment Bruno Bourjac, *La Ligue arlésienne*, in *Arles, histoire, territoires et cultures*, Jean-Maurice Rouquette (dir.), Imprimerie nationale, 2008, pp. 485-494. Et Patricia Payn-Échalier, *Le livre de raison d'Antoine Peint – Fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de Provence, 2020, 221 p.

12. Décision du conseil de ville du 22 novembre 1591, cité par Philippe Rigaud, *op. cit.*

les domaines de l'hydraulique, de l'arpentage et de la cartographie<sup>13</sup>. Il est aussi un architecte de talent à qui l'on doit très probablement le château de l'Armellière, dont il aurait conçu les plans pour Pierre de Sabatier, en 1606<sup>14</sup>, et, à la demande de l'archevêque Gaspard du Laurens, la façade de l'église Ste Anne, en 1613<sup>15</sup>. Antoine Borel, auquel Jean Boyer s'est aussi intéressé<sup>16</sup>, incarne par ses multiples compétences la figure de l'ingénieur de la Renaissance, capable d'allier la science à la technique à une époque où les disciplines ne connaissent pas de frontière. Sans en avoir la preuve irréfutable, nous pouvons assurer qu'il est, dès 1591 et peut-être même avant, lors d'un voyage en Italie, en contact avec les ingénieurs du duc de Savoie et tout particulièrement l'un d'eux : Ascanio Vitozzi. Pourquoi sinon, ses dessins et notamment celui des fortifications de Trinquetaille, se trouveraient-il aujourd'hui conservés dans les archives de la cour de Savoie ?

Rappelons aussi, s'agissant du fort de Trinquetaille, qu'il est pris en avril 1593 par des troupes royalistes, venues du Languedoc, combattre les ligueurs. Privés de leur accès à la Camargue, les Arlésiens tentent alors de contourner leurs opposants :

*« Les consuls eurent avis que les ennemis avaient commis de grands ravages dans la Camargue. Ils se décidèrent à choisir un local commode pour y dresser un fort afin de dominer dans cette île et de se conserver un passage sur le Rhône pour y entrer librement. Le 17 avril, veille de Pâques, les consuls partirent avec des soldats, terraillons et porteurs de terre, sur une hauteur, près du mas du capitaine Icard, qu'on appelait le Fort de Pâques. Ils furent attaqués par les ennemis qui voulurent empêcher cet établissement, mais ils ne purent y parvenir. L'ouvrage fut continué et conduit à sa perfection. Les Arlésiens en reçurent un grand avantage en y plaçant une traille pour faciliter la communication de tous les cultivateurs de la Camargue. »*

Mais cette construction, considérée comme l'œuvre des ligueurs, sera détruite en 1595 sur ordre d'Henri IV. Seuls en témoignent aujourd'hui,

---

13. Georges Pichard, *La découverte géologique de la Camargue, du XVI<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle*. Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie, 2005, 3<sup>e</sup> série (tome 19), pp.113-136.

14. François-Xavier Emmanuelli, Martine Lepied (dir.), *Histoire de la Provence (3) : La Provence moderne, 1481-1800*, Éd. Ouest-France, 1990.

15. Il apparaît pour cela dans un acte notarié de 1621 en qualité d'Ingénieur des Bâtiments du Roy. Cité par Claude Bertin, *Les maîtres maçons arlésiens à l'ouvrage pour bâtir Sainte Anne, Notre Dame la Principale*. In Bulletin des AVA n° 114, mars 2001, pp. 9-26.

16. Jean Boyer, *Antoine Borel, ingénieur et architecte arlésien (1575-1623)*. Livre de raison inédit, dans le Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français, 1982, p. 17-26.

sur la façade du mas du Fort de Pâques, quelques éléments d'architecture datant de la Renaissance. Antoine Borel sera chargé de cette destruction comme il l'est, peu avant, des fortifications de Trinquetaille, d'Albaron ou d'Aureille, avant de reprendre son métier d'ingénieur et d'architecte<sup>17</sup>.

Revenons cependant à son homologue piémontais, Ascanio Vitozzi dont les travaux qu'il effectue en Provence ne laissent aucun doute sur le projet du duc d'organiser la défense de la Provence comme si elle était déjà sienne.

### **Ascanio Vitozzi, ingénieur de son altesse.**

Il est temps de faire connaissance avec ce personnage, principal auteur de la carte de la Camargue de 1591, comme nous l'avons dit, et très représentatif aussi des hommes dont le duc s'entoure des compétences pour mener à bien ses projets.

Issu d'une famille d'Orvieto, proche de la noblesse pontificale, Ascanio Vitozzi (1539-1615) suit une formation d'architecte au cours de laquelle il aurait bénéficié de l'enseignement d'Antonio da Sangallo le jeune. Il s'engage cependant dans l'armée pontificale et participe en 1571, en qualité de capitaine d'infanterie, à la célèbre bataille de Lepante ou le duc de Savoie avait envoyé trois galères.

En 1584, il est recruté à la cour de Savoie en tant qu'architecte militaire pour y devenir le premier ingénieur de la cour. Il s'y fait remarquer par les plans qu'il dessine des fortifications « *alla moderna* ». Il s'agit de fortifications d'un nouveau type, dites bastionnées, conçues pour mieux résister aux tirs de l'artillerie lourde dont les armées sont désormais équipées. Nous en verrons plus loin deux exemples, avec les projets dont il est l'auteur, avec Ercole Negro, pour le château de Fourques et à la tour de La Motte. S'il compte, aux côtés de Gabrio Busca, de Carlo di Castellamonte (son assistant) ou d'Ercole Negro (l'architecte du Fort Barraux), parmi les ingénieurs militaires italiens qui vont inspirer tous les bâtisseurs de forts à venir, jusqu'à Vauban lui-même, Vitozzi fait aussi preuve d'autres compétences.

Comme Antoine Borel, mais avec plus de notoriété et davantage d'œuvres importantes à son actif, il est aussi hydraulicien, urbaniste et architecte civil. Ses travaux, très nombreux, ont fait l'objet d'un recensement exhaustif<sup>18</sup>. Vitozzi est aussi un dessinateur talentueux très productif.

---

17. Cf. Philippe Rigaud, *Arles de 1481 à 1588*, in Jean-Maurice Rouquette (dir.), *Arles, histoires, territoires et cultures*, Imprimerie nationale, 2008, pp. 479-484.

18. Nos informations concernant Ascanio Vitozzi sont principalement extraites de l'ouvrage publié sous la direction de Micaela Viglino Davico, *Architetti e ingegneri militari in Piemonte tra '500 e '700 : un repertorio biografico*, Turin,

Durant ce que les historiens italiens appellent « la conquête de la Provence », de 1590 à 1592, Vitozzi reçoit le titre de « Surintendant des fortifications de Provence ». Aux projets de fortifications pour Antibes et Barcelonnette, suivent d'autres pour Grasse, Saint-Paul-de-Vence, Jausiers, Nice, Marseille (Notre-Dame de la Garde) et, en 1591, tandis qu'il dresse la carte de la Camargue, ceux de Fourques et de La Motte. Les repérages qu'il fait à Arles en vue de transformer les arènes en un ouvrage défensif, comme l'a noté La Lauzière, ne semblent pas avoir donné lieu à la réalisation d'un dessin comme c'est le cas de la quasi-totalité de ses projets, aujourd'hui conservés aux Archives d'État de Turin<sup>19</sup>. Il suffit d'en voir un ou deux pour reconnaître ensuite le style d'Ascanio Vitozzi, rapide, assuré, précis et coloré, quand ils le sont, des mêmes tons de bistre et de violet que ceux de la carte de la Camargue.

Mais, ainsi que Georges Pichard l'a bien observé, cette carte n'est pas l'œuvre « *de cartographes de cabinet mais d'ingénieurs travaillant à la suite d'armées en campagne* ». Chevauchant à travers la Camargue, Vitozzi et les ingénieurs qui l'accompagnent dessinent la carte de ce qu'ils observent, sans recours à l'astronomie qui permet déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle comme nous le verrons, de mesurer la latitude et la longitude, ni même à la triangulation pourtant aussi en pratique. Il faut dire que ces techniques exigent du temps pour être mises en pratique, ce que n'a pas Vitozzi, pressé sans doute de repérer les lieux, les chemins et les ponts par où passer et les fortifications à aménager. Aussi n'est-ce pas en cartographe qu'il travaille mais en ingénieur et en architecte militaire, soucieux de stratégie, cherchant à établir aussi rapidement que possible un document utilisable et présentable au duc.

Reprend-il le schéma d'ensemble d'une carte existante, pour réaliser celle de la Camargue ? On peut en douter même si au début de l'année 1591, une carte de la Provence est solennellement offerte au Duc de Savoie. Mais a-t-il eu le temps de la voir ?

### **La carte de la Provence, dite de Pierre-Jean Bompar<sup>20</sup>.**

C'est en octobre 1590, comme nous l'avons vu, que le duc de Savoie se rend en Provence à la tête d'une armée de 4 000 hommes. Une

---

Ed. Omega, 2008, 407 p. et surtout des pages 272-274 concernant Ascanio Vitozzi, rédigées par Antonella Perin.

19. Tous ces dessins sont consultables en ligne sur le site des Archives d'État de Turin : <https://archiviodistatotorino.beniculturali.it/>

20. Les informations contenues sous ce point sont reprises de : Georges Pichard, *La carte de Provence de Pierre-Jean Bompar, 1591*, Éd. Terra Cognita, 1943, 31 p. Cette publication nous a été communiquée par Philippe Rigaud que nous tenons à remercier ici de nouveau.



Carte de la Provence de Pierre-Jean de Bompar, 1591.

délégation des ligueurs provençaux l'a rencontré en mars à Nice et en novembre, il est à Aix. C'est à l'une ou l'autre de ces occasions, à moins que ce soit lors d'un passage à Grasse, que Pierre-Jean de Bompar, juge royal à Grasse, lui remet solennellement une carte de la Provence. Reconnue comme la première du genre, cette carte s'intitule :

*« Description soignée de la Provence par Pierre-Jean de Bompar, juge royal de la cité de Grasse, l'année 1591 de la rédemption humaine. »*

Et porte la dédicace suivante :

*« Au sérénissime et totalement invincible Charles Emmanuel Duc de Savoie, très heureux protecteur de Provence, Pierre-Jean de Bompar, son très humble serviteur adresse son salut.*

*Que mon premier discours soit écrit dans un esprit de pleine reconnaissance pour toi qui m'as rendu à mes pénates, aux villes de mes ancêtres ainsi qu'à ma très chère patrie que sous la conduite de Dieu tu as soustraite à la rage, la ruine, l'incendie, le naufrage. Voilà cette topographie pour que les Provençaux catholiques gardent toujours le souvenir d'un si grand bienfait, j'offre humblement à nos descendants (...?) de sa mémoire perpétuelle et de la gloire de ton éternel ouvrage. »*

Le lyrisme de cette dédicace dit assez combien le juge et les ligueurs qui l'accompagnent sont reconnaissants de l'intervention du duc de Savoie et combien ils s'en remettent à lui. Car à travers le don de cette carte, c'est la Provence toute entière qu'ils semblent lui offrir. Le duc sait mieux que quiconque en effet ce que représente une carte, lui qui en fait réaliser.

Cette première carte de la Provence, dit Georges Pichard, fut *« aussi, sous l'allégeance à une puissance "étrangère", un acte d'affirmation d'une identité territoriale par un membre typique d'une tribu familiale très représentative de la poussée de l'ascension de la classe des robins et des officiers royaux et municipaux »*.

Mais son intérêt vient aussi de ce qu'elle exprime des progrès de la cartographie. Honoré Bouche, un prêtre et un historien provençal du XVII<sup>e</sup> siècle, note déjà :

*« C'est environ ce temps [début 1591] que Pierre-Jean Bompar, juge royal de la Ville de Grasse, en remerciement de quelque bienfait qu'il avait reçu de son Altesse et pour la flatter, en luy imprimant plus fort l'affection qu'il pouvait avoir à se rendre maître de cette belle Province, luy présenta et dédia la figure de sa carte géographique : où la position et la distance des villes, des villages, des montagnes, des forêts et des rivières sont géométriquement représentées, beaucoup mieux qu'en nulle autre carte qui eût paru jusqu'alors*

*et de laquelle toutes les autres diverses impressions en France et en Allemagne, qui depuis ont été faites. »*<sup>21</sup>

Et il ajoute :

*« Toutefois, je suis obligé de dire en faveur de la vérité, que Jules-Raymond de Soliers, natif de Pertuis, quelque vingt ans auparavant, avait fait la même carte géographique de Provence : mais seulement manuscrite, et non point imprimée, laquelle vraisemblablement avait été veüe par le même sieur Bompar. »*

Georges Pichard démontre en effet que le juge Bompar, qu'il qualifie de « petit personnage », n'avait pas les connaissances requises pour réaliser une telle carte, même s'il y a ajouté les noms des villes et des villages et l'a faite graver. Car, en dépit de quelques approximations, cette carte va s'avérer si précise qu'elle sera maintes fois reprise jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi qu'Honoré Bouche le laisse entendre, Bompar a plagié une carte déjà existante, dont l'auteur est Jules-Raymond de Solier (1530 ?-1594 ?).

Un historien provençal du XVIII<sup>e</sup> siècle, Joseph de Haitze, dit de ce personnage qu'il « *était à la fois jurisconsulte, historien, antiquaire, mathématicien, astronome et poète. Il possédait bien la langue latine et il entendait parfaitement le grec* »<sup>22</sup>. Ce savant du XVI<sup>e</sup> siècle provençal, dont on sait qu'il avait dressé deux cartes (1574) et construit une sphère armillaire, « *très belle, avec tous ses cercles marqués de tous les signes et principales étoiles enluminées avec propreté* » dit encore Joseph de Haitze, fut cependant vite oublié en raison du calvinisme auquel sa famille restait attachée et du refuge qu'il a probablement trouvé en Suisse. Oublié, certes, mais pas par tous...

En dépit du grand intérêt de cette carte de la Provence de 1591, savamment analysée par Georges Pichard, force est de constater qu'elle semble inconnue d'Ascanio Vitozzi. Sa carte de la Camargue n'en reprend rien en effet.

Mais revenons une fois encore au duc de Savoie et aux faits d'arme de ses troupes qui, malgré l'échec retentissant de la bataille d'Esparron, en avril 1591, où les Savoyards et les ligueurs perdent quelque 500 hommes, multiplient les actes de guerre en procédant entre autres au siège de Berre, en août de la même année, ou à celui d'Antibes, en avril 1592. Vitozzi en réalise de superbes dessins.

---

21. Honoré Bouche, *La chorographie ou description de Provence*, Aix, 1664, t. II, p. 744, cité par Georges Pichard, *La carte de Provence de Pierre-Jean Bompar, 1591*, Éd. Terra cognita, 1993, 31 p.

22. Joseph de Haitze, *La vie de Jules-Raymond de Soliers, le premier écrivain général de Provence*, 1726 ?, ms. 1356, BM de Marseille. Voir aussi : Agnès Le Menn, *Jules-Raymond de Solier, « Écrivain général » de Provence*, Revue Provence historique, T. 48, 191, 1998, e-ISSN-2557-2105. 26 p.

Bien que l'investissement en hommes et en argent ait été considérable dans cette tentative de conquête, le duc de Savoie n'en tire aucun profit, bien au contraire. Et c'est dans la plus totale indifférence de ceux qui avaient sollicité son secours qu'il quitte la Provence à la fin mars de 1592. En Pays d'Arles, les troubles continueront et le calme ne reviendra qu'en octobre 1595, tandis que le légat du Pape demande aux Arlésiens et aux Marseillais de se soumettre à leur nouveau roi, Henri IV.

Après avoir très largement évoqué le contexte dans lequel la carte qui nous intéresse fut réalisée, voyons maintenant ce qu'elle dit de la Camargue d'alors.

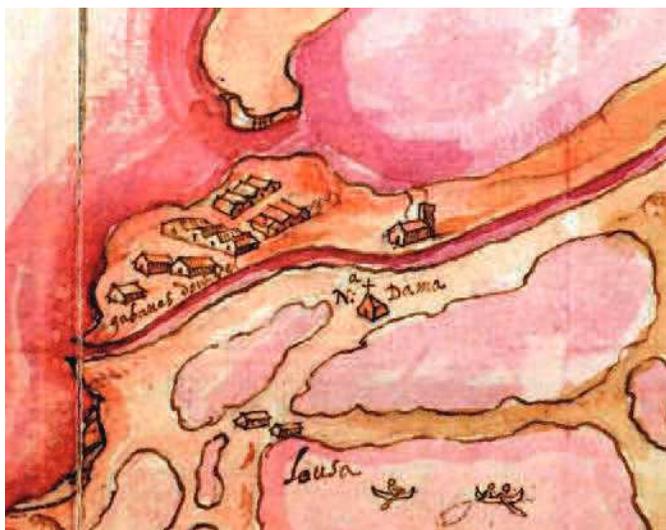
### **La Camargue telle qu'Ascanio Vitozzi la voit en 1591.**

Si sa carte est dite « des ingénieurs piémontais », même si c'est Vitozzi qui l'a dessinée, c'est bien sûr parce qu'il ne travaille pas seul. Un autre ingénieur militaire de même profil et quasiment du même âge l'accompagne durant cette campagne. Il s'agit d'Ercole Negro (1541-1622), entré au service du duc de Savoie quelques années après Vitozzi, en 1588. Déjà apprécié pour les fortifications dont il faisait les plans, Negro travaillait auparavant pour le roi de France. C'est donc ensemble qu'ils parcourent la Camargue avec le double objectif d'informer précisément le duc de la configuration du terrain sur lequel il engage son armée, mais aussi d'en préparer la défense.

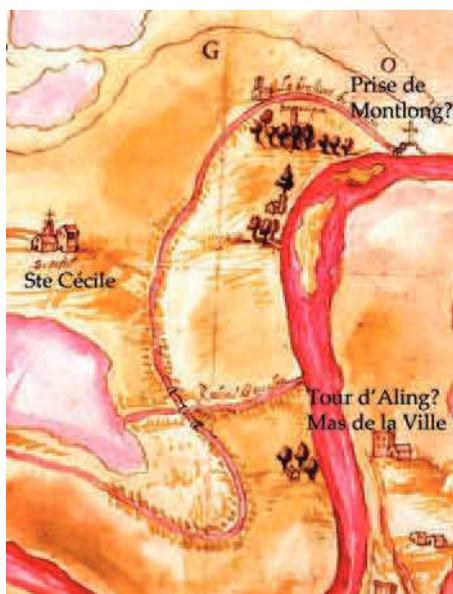
Vitozzi, qui n'est pas un cartographe de métier, situe le nord à droite de sa carte alors qu'il devient déjà fréquent, au XVI<sup>e</sup> siècle, de le situer en haut, comme sur la première carte de France d'Oronce Finé, réalisée en 1525. Par ailleurs et très probablement parce qu'il doit travailler très vite, il ne s'embarrasse pas de l'orthographe des noms de lieu et, pour la plupart, les transcrit phonétiquement et les italianise : *Trincataglia* pour Trinquetaille, *Furcos* pour Fourques, la *rubine de moulon* pour la roubine de Montlong, *Il barone* pour Albaron, les *gabanas dourmet* pour les cabanes d'Ulmet, etc.

Il dessine la Camargue à main levée en essayant de se souvenir de ce qu'il a vu. En dépit de proportions très approximatives et d'un fort rétrécissement de la Camargue du sud, sa carte est pourtant suffisante pour renseigner précisément ses utilisateurs. Georges Pichard y a notamment remarqué la persistance, sous forme de roubines, des cours du Rhône pourtant disparus de St Ferréol et d'Ulmet, de part et d'autre de l'étang du Vaccarès. Il note aussi la persistance du Rhône de Peccaïs, l'existence d'une diramation, en amont des Saintes-Maries, situant le village sur une île, et le méandre du Bras de Fer, apparu en 1587.

Toutes les voies terrestres de la Camargue de l'est y sont tracées, celles qui vont d'Arles à St Gilles, (soit en longeant le Petit Rhône soit,



Détails de la carte de Vitozzi.  
En haut : les cabanes d'Ulmet.  
En bas : canal et roubine de Montlong.



en passant par Gimeaux et Saliers, par la draille de Palun Longue), la route d'Arles à Albaron dont un pont enjambe le canal de Rousty, et la route des Saintes-Maries, par Sylvéreal. Mais aucune voie n'est signalée côté ouest, sans doute parce que l'habitude y demeure au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle d'accéder aux mas de cette partie de la Camargue par voie d'eau, mais surtout parce que c'est d'abord à l'espace frontière de sa partie est que s'intéressent les ingénieurs savoyards. À signaler toutefois, près de l'embouchure de l'ancien Rhône d'Ulmet, plusieurs groupes de grandes cabanes aux allures d'entrepôts qui pourraient laisser penser que l'ancien avant-port d'Ulmet est alors encore actif.

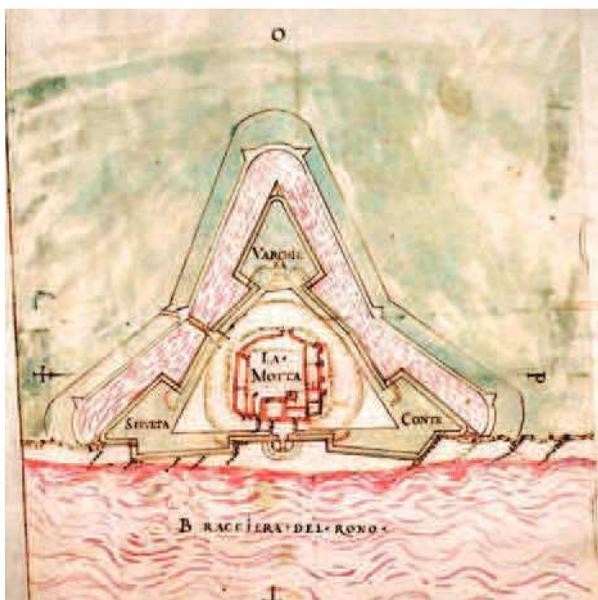
Une douzaine de mas y sont représentés dont une moitié sont nommés, mais comme repères apparemment. Des activités de la Camargue, Vitozzi signale les salins de Peccaïs, la pêche (une barque tirant un filet), la chasse (un chasseur en train de tirer sur des canards, en compagnie de son chien) et une figuration du système hydraulique d'alors. L'hydraulicien qu'il est aussi, observe en effet l'existence du canal en relief de la Montlong, *la brasière de moulon*, et de sa prise sur le Rhône, pour l'irrigation, ainsi que de *la rubine de moulon* rejetant les eaux excédentaires du marais au Rhône. La double circulation des eaux d'irrigation et de drainage est ainsi déjà mise en place.

Les villes des Saintes-Maries, d'Aigues-Mortes et d'Arles y sont dessinées dans leurs remparts. Comme l'on pouvait s'y attendre de la part d'ingénieurs militaires, les forts et les redoutes y sont soigneusement représentés. Plus encore, il semble là qu'apparaisse, à la frontière de la Provence et du Royaume de France, où s'échelonnent les forts de Peccaïs, de Sylvéreal, de La Motte, de Fourques et d'Arles en place forte, un système défensif d'ensemble. La seule intention des ingénieurs du duc de Savoie est-elle de s'en tenir à leur recensement ? Ou sont-ils en train de concevoir la défense d'un futur État de Savoie, élargi à la Provence ? Deux plans, retrouvés aussi dans les archives de la cour de Savoie, nous font pencher pour cette dernière hypothèse. Ce sont ceux des forts de La Motte et de Fourques, ainsi recensés dans l'ouvrage dirigé par Micaela Viglino Davico : *La Mothe : progetto di forte bastionato (1591)*<sup>23</sup> ; *Furcos : progetto di forte bastionato con quattro baluardi all'italiana (1591)*<sup>24</sup> (page 42).

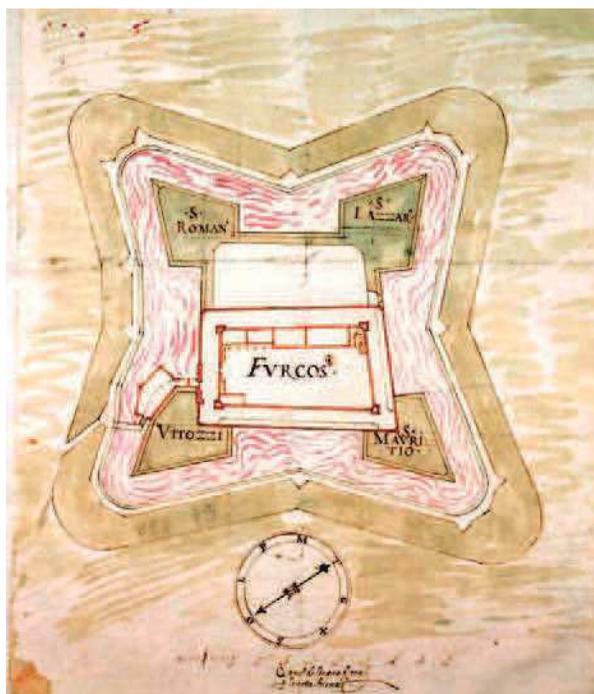
---

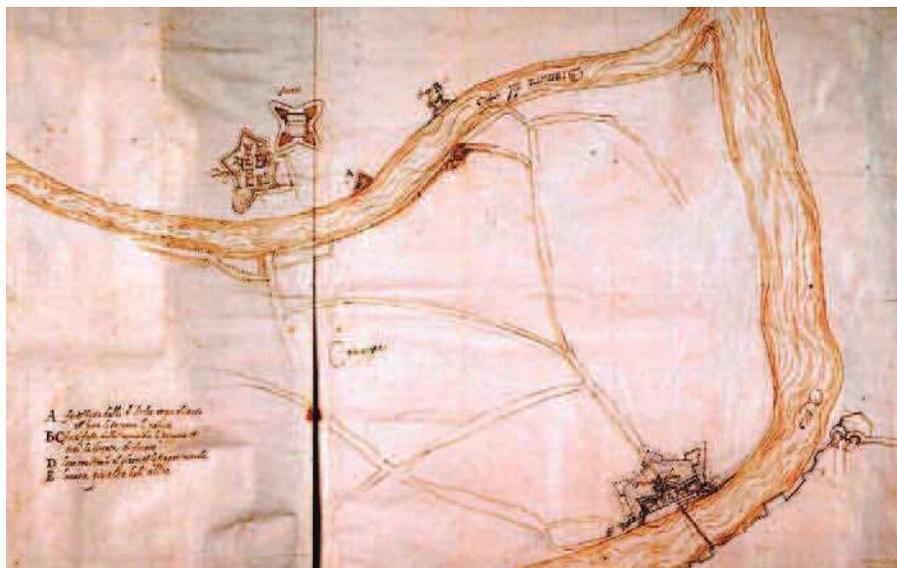
23. ARCHIVI : Sezione Corte | Biblioteca antica dei Regi archivi | Architettura militare, disegni di piazze e fortificazioni, parte su pergamena | Volume III | Trenquatalie. Pianta di porzione della fortezza.

24. ARCHIVI : Sezione Corte | Biblioteca antica dei Regi archivi | Architettura militare, disegni di piazze e fortificazioni, parte su pergamena | Volume III | Furcos. Pianta delle fortificazioni.

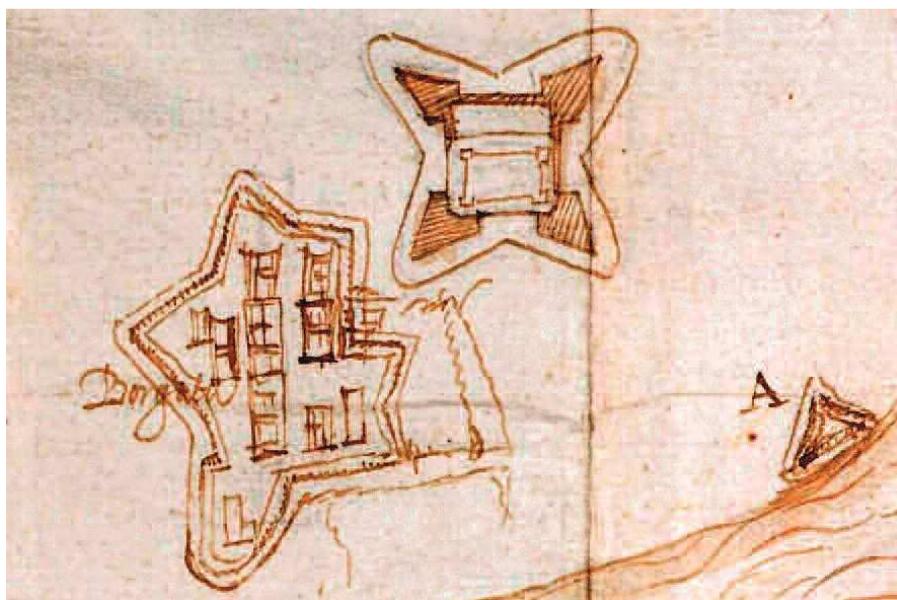


Projets d'Ascanio Vitozzi pour des forts  
à La Motte (ci-dessus) et à Fourques (ci-dessous).





Dessin à la plume d'Ascanio Vitozzi, représentant ses projets de fortification de Fourques (détail ci-dessous) et de Trinquetaille.



Ces deux projets de forts à trois ou quatre bastions apparaissent sur la carte de la Camargue comme s'ils étaient déjà construits. Or ils ne l'ont pas été, même si la tour de La Motte et le château de Fourques existaient bien. Pour La Motte, le projet prévoit la construction de trois bastions, protégés sur deux côtés par de larges fossés en eau et, sur le troisième, par le Petit Rhône. À Fourques, il comporte quatre bastions dont un porte le nom de Vitozzi, entouré aussi de douves. Pourquoi avoir préféré fortifier ces deux sites languedociens plutôt que d'autres du côté de la Provence, sinon pour arrêter l'ennemi avant qu'il n'y entre ? Sur un autre dessin à la plume représentant la pointe de l'île de la Camargue, à la défluence du Petit et du Grand Rhône (*page 43*), Vitozzi prévoit aussi la fortification du village de Fourques et, reprenant le tracé des fortifications d'Antoine Borel, en préfigure en pointillés l'agrandissement et la modification<sup>25</sup>. Bien qu'aucun texte de l'époque n'explique ces différents projets, nous observerons, avec les historiens spécialistes, que la Camargue et la Provence auront servi à ces ingénieurs militaires de « champ d'expérimentation » pour faire progresser leurs innovations en matière de fortifications<sup>26</sup>. Car dans ce domaine au moins, l'avance des ingénieurs italiens de la Renaissance n'est pas contestable.

#### **De l'intérêt d'une carte...**

Instrument de connaissance, d'identification et d'appropriation d'un territoire, la carte est toujours aussi, en un temps et des circonstances données, l'expression d'un projet. Nous venons de voir comment la première carte de la Camargue intérieure répond à cette définition. Le contexte dans lequel elle est produite, celui de la stratégie qui l'inspire, autant que les informations qu'elle apporte sur la Camargue d'alors, tout s'y mêle en un seul dessin dont le décryptage est d'une grande richesse d'enseignements divers. Nous y avons rencontré diverses personnalités, celle du duc de Savoie bien sûr, mais surtout celles d'Ascanio Vitozzi, d'Antoine Borel, de Jules-Raymond de Solier dont la créativité est à l'image du mouvement de la Renaissance.

**Jean-Claude DUCLOS**

---

25. ARCHIVI : Sezione Corte\_ | Biblioteca antica dei Regi archivi\_ | Architettura militare, disegni di piazze e fortificazioni, parte su pergamena\_ | Volume III\_ | Camargue. Carta topografica del territorio di Borgata, Trincataglia e Furcos.

26. Micaela Viglino Davico, Enrico Lusso, *L'ingegneria delle difese militari - Il Contributo italiano alla storia del Pensiero Tecnica*, 2013. Article en ligne : [https://www.treccani.it/enciclopedia/l-ingegneria-delle-difese-militari\\_%28Il-Contributo-italiano-alla-storia-del-Pensiero:-Tecnica%29/](https://www.treccani.it/enciclopedia/l-ingegneria-delle-difese-militari_%28Il-Contributo-italiano-alla-storia-del-Pensiero:-Tecnica%29/)

## LA GAZETTE DE LA MÉDIATHÈQUE L'ENCYCLOPÉDIE, SYMBOLE DES LUMIÈRES, À LA MÉDIATHÈQUE D'ARLES

*Nous poursuivons avec Fabienne MARTIN la découverte des richesses du fonds patrimonial de la médiathèque d'Arles dont elle est la responsable. Aujourd'hui, il s'agit de planches originales de l'Encyclopédie de Diderot.*

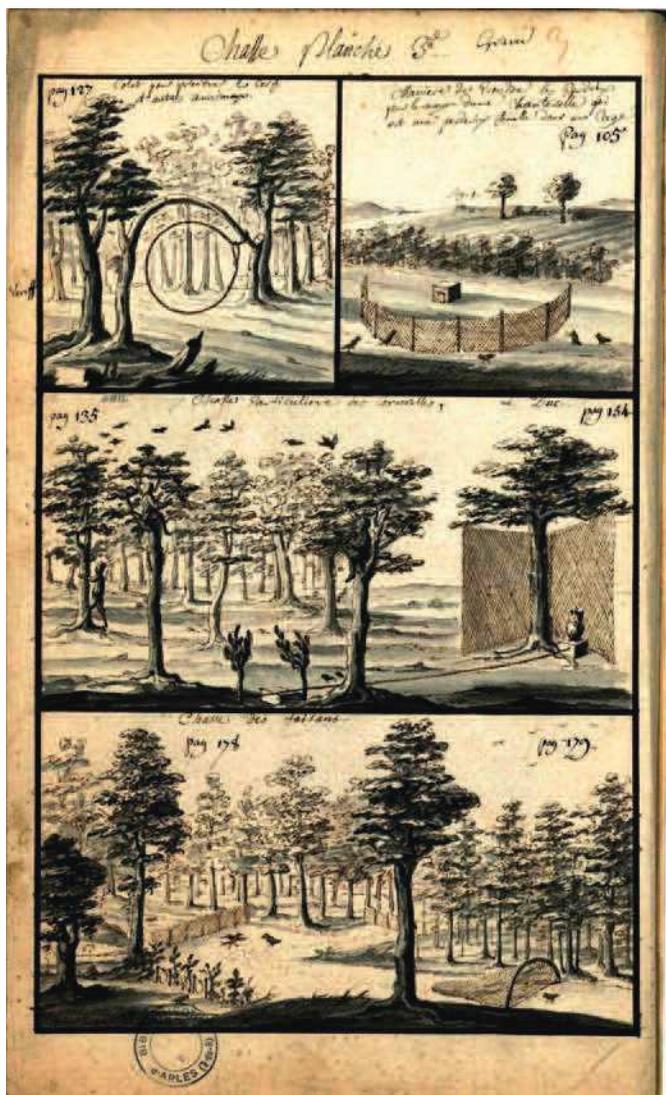
*L'Encyclopédie* est la grande aventure intellectuelle et éditoriale du siècle des Lumières. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 17 volumes de texte, 11 volumes de planches publiés entre 1751 et 1772 soit 2885 gravures, 4225 exemplaires tirés sur les presses parisiennes, dont plus de la moitié vendue à l'étranger ; sans compter les multiples rééditions et contrefaçons.

Pendant plus de vingt ans *l'Encyclopédie* affronte les procès intentés par les autorités ecclésiastique et royale et se joue de la censure. Rien n'entame la persévérance de Denis Diderot et de l'éditeur André-François Le Breton, l'initiateur du projet. Autour de ces deux piliers se fédèrent les amis des Lettres, soutenus par le censeur lui-même, Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, directeur de la Librairie, protecteur et complice de *l'Encyclopédie*.

À l'origine, l'idée est modeste et l'intention lucrative. Un éditeur parisien, André-François Le Breton, envisage la traduction d'une encyclopédie anglaise publiée à Londres en 1728 par Chambers et dont le succès est retentissant. Il obtient en 1745 un privilège royal accordé pour vingt ans et confie la traduction à Denis Diderot et au mathématicien Jean Le Rond d'Alembert.

Mais les deux collaborateurs vont détourner le projet initial et concevoir une œuvre plus ambitieuse, sinon subversive. Ils entendent dresser un inventaire complet des connaissances humaines et de manière plus implicite « changer la façon commune de penser ». Ils constituent une phalange de plus de 150 rédacteurs, parmi lesquels des académiciens, des gens de lettres, des scientifiques.

*L'Encyclopédie* s'élabore dans un contexte de censure et de répression. Elle envenime et cristallise les querelles politico-théologiques. En 1752, à la parution du deuxième tome, sous la pression des Jésuites, le Conseil du roi interdit l'œuvre, pour motifs « qu'un certain nombre de maximes tendent à détruire l'autorité royale, à propager les idées d'indépendance et de révolte par l'emploi de termes obscurs et équivoques, tendent à répandre la corruption des mœurs, l'irreligiosité et l'incroyance ».



Dessin de Louis-Jacques Goussier.

Le soutien de certains ministres éclairés et de Madame de Pompadour encourage les rédacteurs à poursuivre dans la clandestinité la rédaction des articles. Mais les tensions s'exacerbent et menacent l'unité au sein même des philosophes. L'entente entre les deux coéquipiers vacille et d'Alembert se retire en 1758. Le 8 mars 1759, Le Conseil d'État révoque le privilège royal et en septembre le pape Clément XIII condamne au feu les sept volumes publiés.

Les manuscrits conservés par Diderot sont saisis, mais une fois de plus, l'intervention de Malesherbes sauve l'entreprise. Diderot se remet au travail dans la plus grande discrétion. Les dix derniers volumes de texte paraîtront en 1765, sous une fausse adresse.

### **L'illustration au secours de *l'Encyclopédie*.**

En septembre 1759, Malesherbes contourne la mise à l'index en autorisant la publication des volumes de planches pour rembourser les 4000 souscripteurs et sauver *l'Encyclopédie*.

Le premier volume de gravures paraît en 1762 et le dernier en 1772, soit 11 volumes, 2885 planches gravées sur cuivre.

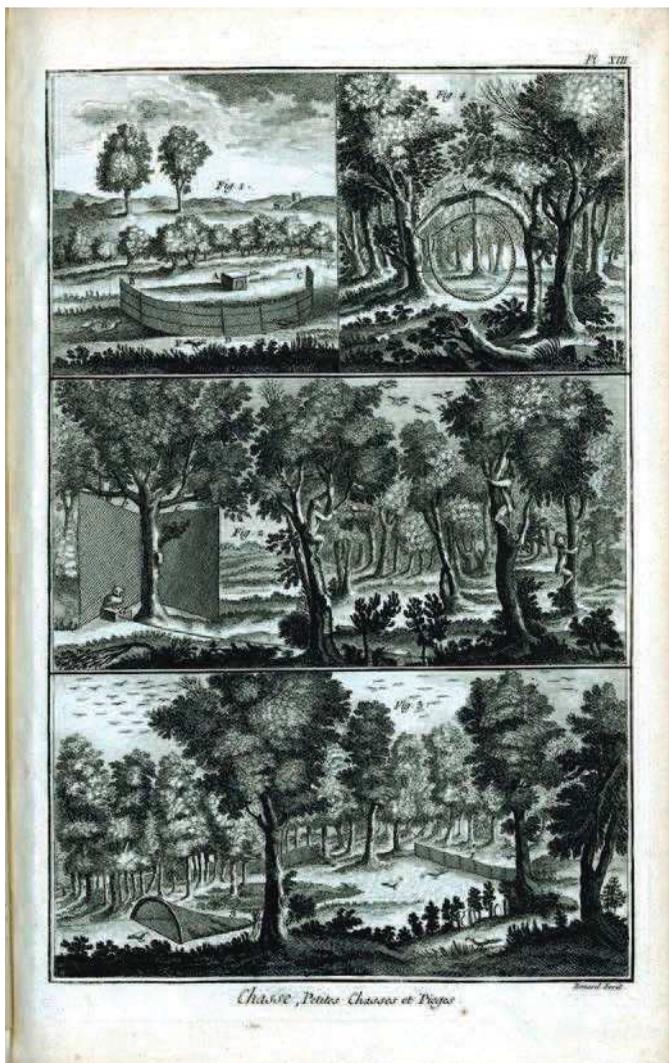
L'illustration couvre tous les champs du savoir et du savoir faire, sans hiérarchie. Elle valorise les arts et métiers, sublime la technologie et les innovations, lève le voile sur les techniques et les méthodes de fabrication. Sa fonction documentaire est soutenue par une représentation claire et détaillée des outils, des gestes manuels, des machines et des ateliers. Mais également par une mise en scène qui facilite la compréhension et anime le discours scientifique.

Les planches de *l'Encyclopédie* réalisent un juste équilibre entre science et art, entre image pédagogique et image esthétique. Elles constituent de nos jours une documentation inégalée et inépuisable, autant qu'un support de contemplation.

### **Dessins originaux de *l'Encyclopédie* à la médiathèque d'Arles.**

La médiathèque conserve dix dessins originaux, signés et datés de la main de Louis-Jacques Goussier, principal dessinateur de *l'Encyclopédie*. Ils sont datés de 1762 et illustrent la partie « Chasses » parue en 1763 dans la seconde livraison (tome III).

Collaborateur de la première heure, Louis-Jacques Goussier (1722-1799) est recruté en 1747 par d'Alembert pour documenter et illustrer « les arts mécaniques », autrement dit les métiers manuels. Il restera un collaborateur constant et fidèle, formant avec Diderot et d'Alembert le noyau dur. Son apport est considérable, il fournit 900 dessins (1300 selon certaines sources) sur les 2885 planches que donne à voir *L'Encyclopédie* et une soixantaine d'articles sur la physique, l'hydraulique,



Gravure de Robert Benard.

l'horlogerie... La postérité ne retiendra guère son nom, malgré sa présence sur la liste des collaborateurs cités dans le discours préliminaire rédigé par d'Alembert.

De formation scientifique, il s'initie à la technique graphique, probablement dans l'atelier du père de son épouse, Philippe Simonneau, graveur du roi, attaché à l'Académie des sciences et décédé en 1751.

La rareté de la production préservée de Louis-Jacques Goussier en fait un bien précieux. À ce jour, une quarantaine seulement de ses dessins sont identifiés et conservés.

Ces dix dessins conservés à Arles sont reliés et présentés en regard des copies gravées sur cuivre, réalisées par Robert Bénard, le principal graveur de *L'Encyclopédie*. La confrontation des dessins préparatoires et des épreuves permet d'appréhender le processus créatif et le rapport de fidélité qu'entretiennent les deux médiums.

Les dessins de Goussier, pour la plupart très aboutis, jouent sur les nuances monochromes et préparent de ce fait le travail du graveur. De l'encre à l'aquarelle, du noir au gris, le dessin se concentre sur l'essentiel, sans toutefois exclure un effet pittoresque. La lecture de l'image est guidée et rythmée par une composition narrative découpée en scènes.

Les copies gravées par Bénard parachèvent le dessin. La minutie et la virtuosité de son trait consacrent sa pratique et sa maîtrise. Bénard exécutera 1778 gravures pour *L'Encyclopédie*. C'est un graveur prolifique à la tête d'un atelier parisien. Il est l'auteur des gravures du *Voyage de Cook* (1785), du *Voyage en Nubie et en Abyssinie* de James Bruce (1792), et participe à *L'Encyclopédie et méthodique* de l'éditeur Panckoucke (1782-1816). Trois ouvrages que la médiathèque d'Arles détient.

Ces planches proviennent de la collection du bibliophile et naturaliste arlésien Pierre-Amédée Pichot. Elles ont été léguées à la bibliothèque d'Arles en 1921. L'ensemble a été relié en 1942 par Fernand Benoît, archéologue, directeur de la bibliothèque municipale d'Arles et conservateur des musées.

Pierre-Amédée Pichot (1840-1921) est le fils de l'Arlésien Amédée Pichot, auteur et traducteur de langue anglaise. Il a légué en 1921 à la bibliothèque d'Arles 18 000 livres, parmi lesquels se trouve un fonds d'ornithologie et de fauconnerie qu'il a constitué très méticuleusement, relayé par son réseau de libraires spécialisés.

**Fabienne MARTIN**

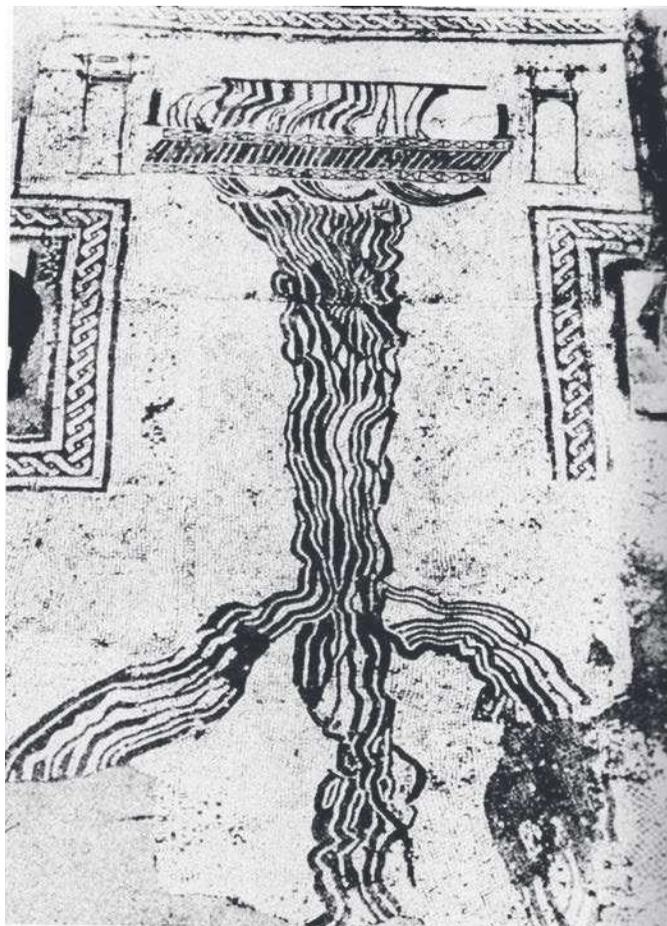


Figure 1 : mosaïque ornant le « bureau » arlésien de la place des corporations, à Ostie, représentant l'entrée de la Camargue avec les trois bras actifs du Rhône à l'époque romaine.

## LE RHÔNE D'ARLES AUX TEMPS ROMAINS (PREMIÈRE PARTIE : À LA RECHERCHE DU PETIT RHÔNE)

*Jean PITON et Christophe GONZALEZ, respectivement archéologue et historien, nous présentent, avec tout l'enthousiasme et l'érudition qui sont les leurs, le premier épisode d'une série consacrée au Rhône dans sa partie finale, cet élément essentiel de l'histoire de la ville et de la région.*

Dans les temps antiques, Arles disposait d'un comptoir commercial à Ostie, le port de Rome, à l'embouchure du Tibre. Situé sur la place des corporations (organismes qui regroupent les membres d'une même profession), il faisait partie d'un ensemble de 78 établissements du même type rassemblés en ce lieu. Il s'agissait en fait d'une série de cellules contiguës qui constituaient autant de « bureaux » d'armateurs et de marchands de villes portuaires, où l'on pouvait négocier le transport et la vente des marchandises destinées au ravitaillement de l'empire romain. Chacun d'eux était décoré de mosaïques dont les figures et inscriptions renseignent sur le commerce exercé par les représentants de leur région d'origine (Alexandrie, Sabratha, Carthage, Narbonne, Cagliari, Arles, etc...). Celle qui ornaît (*figure 1*) le compartiment arlésien évoquait la ville grâce à son fleuve traversé par le pont de bateaux accompagné des piles érigées de part et d'autre afin de retenir les embarcations et la plate-forme<sup>1</sup>. Elle était aussi caractérisée par la représentation schématique du début du delta défini par trois branches du Rhône, très stylisées et formant un trident : à droite le Grand Rhône, au centre le Rhône d'Ulmet, à gauche le Rhône de Saint-Ferréol.

Les deux derniers cours représentés étaient des subdivisions<sup>2</sup> d'un bras, le Rhône de la Cappe, qui s'ouvrait à quelques kilomètres au sud de la ville. Tandis que la branche de Saint-Ferréol contournait le Vaccarès du côté ouest pour aller se jeter près des Saintes-Maries, celle d'Ulmet<sup>3</sup> longeait le même étang côté est et débouchait au sud.

---

1. On a longtemps pensé qu'il s'agissait d'une image du delta du Nil avant que Russell Meiggs, historien britannique, spécialiste de l'Antiquité, connu pour ses travaux sur le site de la cité portuaire d'Ostie, et Raymond Chevalier, grand latiniste, historien, archéologue, membre de l'école française de Rome, ne tranchent en faveur du delta du Rhône.

2. La séparation se faisait au niveau de Villeneuve, mais, auparavant, une première branche se détachait pour se diriger du côté d'Albaron.

3. Sur ce bras ancien du Rhône, on pourra se reporter à l'ouvrage *La Camargue au détour d'un méandre. Études archéologiques & environnementales du Rhône d'Ulmet*, sous la direction de Corinne Landuré, Claude Vella, Marion Charlet, Département des BDR et musée départemental Arles antique, 2015.



Figure 2 : extrait de la « table » de Peutinger centré sur le delta camarguais.  
 Dans son ensemble, cette « table » montre l'intégralité des routes,  
 villes principales, éléments du relief, de l'empire romain.

Dans l'Antiquité, ces deux bras rassemblaient l'essentiel du volume d'eau du fleuve et constituaient donc les voies principales pour le commerce, activité qui fera d'Arles un grand port situé au point de jonction de la navigation maritime et fluviale, au carrefour aussi de la route terrestre joignant l'Italie à l'Espagne. On peut donc logiquement penser que le mosaïste d'Ostie n'ait souhaité illustrer que l'entrée du delta, qui symbolisait l'ensemble, schématisant le début des deux bras majeurs pour la navigation et celui du Grand Rhône, peu praticable à cause de son embouchure encombrée et qui n'est devenu vraiment actif qu'à partir du Moyen âge<sup>4</sup>. En tout cas, on peut être surpris que le système rhodanien au passage d'Arles ne fasse pas apparaître le Petit Rhône.

Cette absence relie cette première représentation, qui se centre sur Arles et le début du territoire camarguais, à la seconde, qui n'a pas pour intention de se focaliser sur un lieu précis. Il s'agit de la « table de Peutinger »<sup>5</sup> (*figure 2*), en quelque sorte l'ancêtre des cartes routières<sup>6</sup>, un ensemble de parchemins long de 6,82 m sur 0,34 m de hauteur qui montre 200 000 km de routes, avec villes, mers, fleuves, forêts et chaînes de montagne. Au-delà de l'empire romain, elle figure encore le Proche-Orient, l'Inde et même la Chine. Ce qui s'explique par le fait que cette « table » est une compilation de cartes romaines antérieures à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, ensuite remise à jour aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles<sup>7</sup>. La mosaïque, un peu plus tardive, date de la fin du II<sup>e</sup> siècle et du début du III<sup>e</sup> de notre ère<sup>8</sup>. La première aurait-elle fixé une image que l'autre a répétée dans son principe ? Et les deux figurent-elles bien le même état fluvial en aval d'Arles, compte tenu d'une disposition différente des trois bras

4. C'est sans doute à cause de ce phénomène que les branches évoquées ici se colmatent petit à petit jusqu'à ce que la communauté d'Arles demande de boucher leur ouverture en 1440.

5. Appelée aussi carte des étapes de Castorius, ou encore « table théodosienne », c'est une copie du XIII<sup>e</sup> siècle d'une ancienne carte romaine.

6. Elle fut découverte en 1494 par Conrad Celtis à Worms. Aujourd'hui elle porte le nom de l'humaniste et amateur d'antiquités Conrad Peutinger (1465-1547) qui l'a reçue en héritage de son ami Conrad Celtis en 1508. Elle fut imprimée en 1598 à Anvers. On la croyait disparue mais on la retrouva en 1714.

7. Pour donner quelques exemples, sur cette carte figurent la Dacie qui a été constituée au II<sup>e</sup> siècle ainsi que la ville de Pompéi pourtant détruite en 79 par l'éruption du Vésuve, certaines villes de Germanie inférieure détruites au V<sup>e</sup> siècle ou encore Constantinople devenue capitale en 330. Ravenne y est également mentionnée comme étant une capitale, ce qui correspond à la fin de l'empire romain d'Occident.

8. La place elle-même a cependant été aménagée sous Auguste, c'est-à-dire avant l'an 14 de notre ère, date de la mort du célèbre empereur.

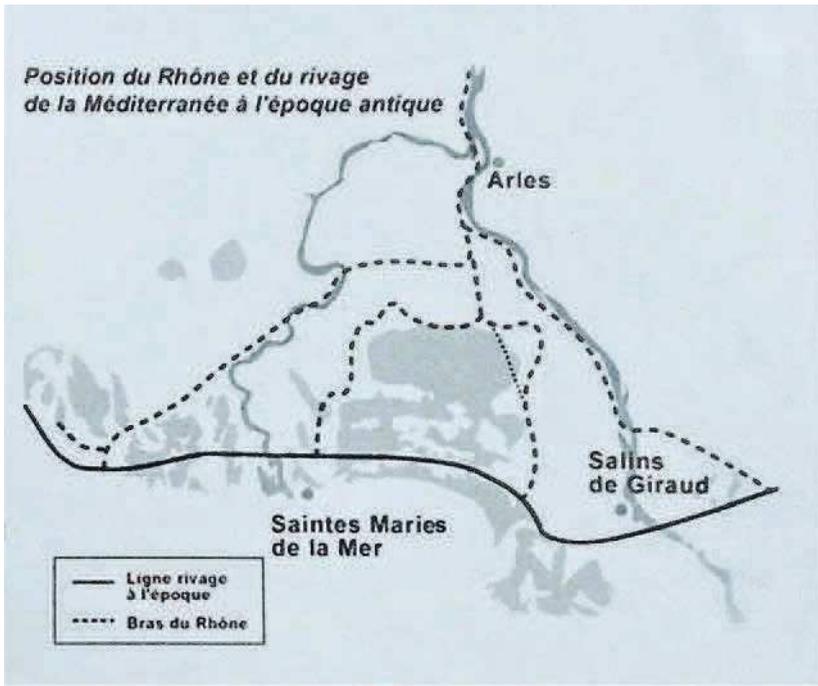


Figure 3 : carte des bras actifs du Rhône (en pointillés), dans l'Antiquité. De droite à gauche, et pour les trois qui nous intéressent : le Grand Rhône, la branche d'Ulmet et la branche de Saint-Ferréol, les deux dernières enserrant le Vaccarès.  
*(Comprendre les inondations du Rhône méridional, Arles, 2005, p. 257.)*

représentés ? Quoi qu'il en soit, constatons que, pour l'amont, si le Petit Rhône avait eu alors une grande importance, il aurait été matérialisé. On peut donc se demander s'il existait à cette époque en tant que bras actif du fleuve. On remarque d'ailleurs que personne, en ces temps lointains, n'a laissé de témoignage sur cette éventuelle présence puisqu'il aurait bien fallu franchir ce cours d'eau à un moment ou à un autre.

Si nous étions partis à la recherche du Petit Rhône, nous ne le trouverons pas au moment où les Romains s'installent dans cette contrée. Une carte des divers bras du fleuve dans l'Antiquité a pu être établie (*figure 3*) qui superpose les tracés, en pointillés, de ces bras actuellement fossiles à la configuration actuelle et qui n'indique rien pour le Petit Rhône. Ce bras qui nous est aujourd'hui si familier et grâce auquel la Camargue est devenue un delta, s'est créé à une époque bien plus tardive, vraisemblablement peu après le VI<sup>e</sup> siècle, en s'installant, sans doute lors d'une crue, dans un chenal qui pouvait lui servir occasionnellement dans des moments de grandes eaux. À titre de comparaison, rappelons que le Grand Rhône ne débouche à Port-Saint-Louis que depuis 1711 quand son cours, qui avait déjà changé quelques fois de direction, s'est précipité dans un canal qui avait été creusé dans une autre intention... Pour revenir aux bras de Saint-Ferréol et d'Ulmet, on peut estimer que la captation d'une partie du volume d'eau par ce nouveau Petit Rhône a pu contribuer à leur colmatage progressif, au point que leur prise est volontairement obturée en 1440, sur décision municipale.

Mais laissons là les exemples des divagations, apparitions et disparitions des multiples bras du Rhône<sup>9</sup> pour ne poursuivre notre enquête que sur le segment au passage d'Arles, que nous retrouverons bientôt.

**Jean PITON et Christophe GONZALEZ**

(À suivre.)

---

9. On peut encore se référer aux documents suivants : *Delta du Rhône. Programme collectif de recherche, 1996-1998*, Rapport intermédiaire, Tome I, textes rassemblés par Corinne Landuré, Ministère de la Culture, et *Comprendre les inondations du Rhône méridional, actes des conférences*, Arles, 2005. Chaque ouvrage renvoie à une copieuse bibliographie.



**Une très belle vue de l'ancienne école Portagnel  
et de sa cour de récréation.**

*(Photo Hervé Hôte / Agence Caméléon.)*

## IL ÉTAIT UNE FOIS LA VILLA DES NAPOLEONS...

*Dans le dernier bulletin, Michel BAUDAT retraçait l'histoire du site de l'ancienne école Portagnel, chère au cœur de nombreux Arlésiens, où la communauté des Napoleons a un projet d'installation d'une villa de « l'innovation inclusive ». C'est ce projet et sa place dans la ville d'Arles que nous présente Agathe DEI CAS, de l'équipe des Napoleons.*

Entre ville et villa, il n'y a qu'un pas, celui des Napoleons.

La ville d'Arles fait partie intégrante de l'ADN des Napoleons. Depuis nos débuts en 2015, elle nous accueille dans son écrin culturel bouillonnant chaque été pour y jouer notre sommet de juillet. Notre communauté est très attachée à Arles, à ce rendez-vous annuel dans cette belle terre du Sud, à cette bulle de réflexion et d'inspiration qui la sort de son quotidien urbain. Grâce à ce lien fort de filiation, c'est donc ensemble que nous écrivons notre histoire.

Si nous devons nous définir, nous dirions que nous sommes une communauté d'acteurs engagés, fidèles à nos valeurs, qui tente de concilier Innovation et Progrès de manière inclusive, au cœur des entreprises et des territoires.

Nous sommes accélérateurs de liens et d'échanges. Nous sommes également des semeurs, des bâtisseurs de passerelles entre les métiers, les générations, les institutions, les cultures et les régions. Nous soutenons également la création, la culture et les initiatives solidaires et sociales. Notre offre est donc tout à fait complémentaire de celle de la ville d'Arles.

Il nous est paru comme une évidence de nous ancrer enfin dans un lieu comme l'école Portagnel, un lieu chargé d'histoire et de pédagogie afin de pérenniser notre mission et de faire rayonner nos actions. Parce que c'est bien à l'école que l'on s'élève !

Notre Villa des Napoleons sera donc un lieu de vie, de travail, de transmission, au croisement entre art, recherche, créativité, développement durable et innovation sociale. Un laboratoire créatif et inclusif, intergénérationnel et interdisciplinaire, où vont se côtoyer plusieurs tribus (artistes, chercheurs, étudiants, experts, créatifs) dans le but de co-concevoir et co-produire. Un lieu unique, attractif et ouvert qui abritera débats, formations, expérimentations et donc création et innovation.

Nous porterons une attention particulière à la médiation culturelle pour les plus jeunes.

De par sa programmation, la Villa des Napoleons générera des synergies positives et mettra en valeur le patrimoine architectural de cette école qui est chargée de souvenirs.

Plus techniquement, le triptyque suivant guidera la conception énergétique du bâtiment :

- réduction des besoins énergétiques (conception passive par un travail sur l'enveloppe) ;
- augmentation de l'efficacité énergétique (conception active par un travail sur les systèmes techniques) ;
- recours aux énergies renouvelables (conception alternative par la mise en œuvre d'une énergie propre).

Nous souhaitons faire naître un lieu responsable qui sera la vitrine d'une innovation durable. Un lieu exemplaire de par la nature de son bâtiment à énergie positive, sa toiture en tuile photovoltaïque, l'usage de matériaux recyclés et la récupération des eaux usées.

Nous faisons le vœu de préserver l'intégrité de l'école et d'adapter les espaces aux nouveaux usages auxquels ils seront destinés. En somme, nous conserverons intégralement la volumétrie actuelle du bâtiment tout en optimisant son potentiel d'occupation.

La Villa sera un lieu ouvert, modulable et protéiforme qui aura pour vocation d'accueillir et de brasser, de transformer et de créer grâce à un dispositif de programmation innovant, une méthodologie inédite, tout en explorant des thèmes transversaux. Ces thèmes s'inscriront en parfaite harmonie avec l'histoire et le futur de la ville, et en parfait accord avec nos valeurs de Transmission, Connaissances, Diversité et Orientation.

Selon les publics et les saisons, la Villa des Napoleons accueillera plusieurs formats de rencontres et d'expériences :

- l'immersif : résidences collaboratives, séminaires d'entreprises, d'artistes, camps d'été pour les jeunes, classes de découverte, retraites et formations...
- le récurrent : cours, ateliers, conférences, master-classes, sommets...
- les formats alternatifs : dîners thématiques au profit d'une cause, rencontre autour d'une personnalité...
- le OFF : tisser une programmation en lien avec les collectifs, associations, institutions et entreprises de la Ville et de la Région.

La Villa des Napoleons sera le berceau de nouvelles solidarités. Elle sera la substantifique moelle du lien social car elle incarnera :

- une communauté animée et porteuse de projets ;
- de nouvelles formes de dialogues entre les gens et les territoires ;
- une plateforme de soutien aux artistes et aux pionniers/chercheurs ;
- des synergies entre les différentes populations et les idées.

Rien de tout cela ne sera possible sans le soutien indéfectible de notre écosystème de partenaires stratégiques et d'alliés engagés, qu'ils soient locaux, régionaux, nationaux ou internationaux.

Notre rôle, avec votre soutien précieux, sera d'hybrider ces ressources afin d'augmenter leur impact positif et de faire rayonner la ville et nos actions.

Enfin notre Villa des Napoleons est un projet durable, responsable, engagé et pionnier. Redonnons ensemble vie à ce lieu afin de mutualiser nos forces et nos talents pour aller toujours plus loin.

Vous verrez, tous les chemins mèneront à Portagnel !

**Agathe DEI CAS**



*(Photo Hervé Hôte / Agence Caméléon.)*



**Réveillon de Noël dans une cabane de gardian.**  
**Assise, au centre, Angèle Vernet, première reine d'Arles.**  
*(Photo George, Arles-sur-Rhone, collection J-F Chauvet.)*

## HISTOIRE D'UN COSTUME D'ARLÉSIENNE

*C'est une bien charmante histoire que nous rapporte Jean-François CHAUVET, administrateur de longue date des AVA et fervent spécialiste et défenseur du costume d'Arlésienne et de son port.*

Lorsque j'ai acheté cette carte postale ancienne qui représente une veillée dans une cabane de gardian, j'ai reconnu sans peine la personne assise au centre de la photo, Angèle Vernet, première reine d'Arles. En regardant avec un peu plus d'attention ce cliché, le costume qu'elle portait, qui semblait être en velours, me donna une impression de déjà vu, en particulier le fichu bordé de deux rangs de dentelle claire.

Déjà vu, mais où et quand ?

Début 2004, après les inondations, j'ai récupéré les photos que j'avais dispersées dans des familles amies pour les faire sécher et en sauver un maximum.

Parmi ces photos, celle de l'élection de la deuxième reine d'Arles, Maryse Orgeas, entourée de ses demoiselles d'honneur, de gauche à droite Régine Estellon et Odette Fauchier au premier rang et derrière, Rosette Fructuose, Ninou Desblaches, Arlette Barbier et ma tante Lydie Chauvet... avec le costume que porte Angèle Vernet sur la carte postale. Des agrandissements des deux documents attestent qu'il n'y a aucun doute et que je ne m'étais pas trompé en étant sûr de l'avoir déjà vu.

Il restait maintenant à interroger ma tante pour savoir comment ce costume était arrivé jusqu'à elle.

Je savais que son père était boucher-charcutier et que son magasin se trouvait au n°16 de la rue Docteur Fanton, devenu plus tard magasin d'antiquités anglaises, puis le restaurant « Les filles du 16 ». Il avait cinq enfants et Lydie était la plus jeune et certainement la plus jolie.

Mais ce que j'ignorais c'est qu'Angèle Vernet était cliente au magasin et qu'elle était devenue très amie avec la mère de Lydie, Marie Chauvet. Celle-ci devait disparaître en 1945 dans les derniers jours de la guerre. Lydie, âgée de 18 ans, était alors d'une grande beauté, et Angèle, dans les dernières années de son règne, décida de s'occuper d'elle. Elle lui apprit à se coiffer, à se vêtir et en fit une superbe Arlésienne. C'est elle qui la poussa à se présenter à l'élection du 27 avril 1947, lui disant qu'elle avait toutes les chances d'être élue reine d'Arles. Outre sa beauté, Lydie était bachelière et parlait couramment la *lengo nostro*, sa mère étant issue



**Photographie officielle de la II<sup>e</sup> reine d'Arles, Maryse Orgeas,  
et de ses demoiselles d'honneur.**

*(Histoire des reines d'Arles - Costume et traditions, Collection Le temps retrouvé,  
Michèle Gil, Éditions de l'Équinoxe, Barbentane, 1996.)*

d'une vieille famille fontvieilloise. Et pour lui donner encore plus de chance, Angèle lui avait offert, pour le porter le jour de l'élection, le fameux costume de la photo.

Mais Léo Lelé, qui devait décéder quelques mois plus tard, n'avait d'yeux que pour Maryse Orgeas et il emporta la décision du jury. Celle-ci fut élue II<sup>e</sup> reine d'Arles.

La déception de Lydie fut immense ; pour s'en convaincre il suffit de regarder son visage sur les photos qui furent prises ce jour-là. Au bout d'un an, elle démissionna, se maria et ne porta plus jamais le costume.

Mais qu'était-il donc devenu ?

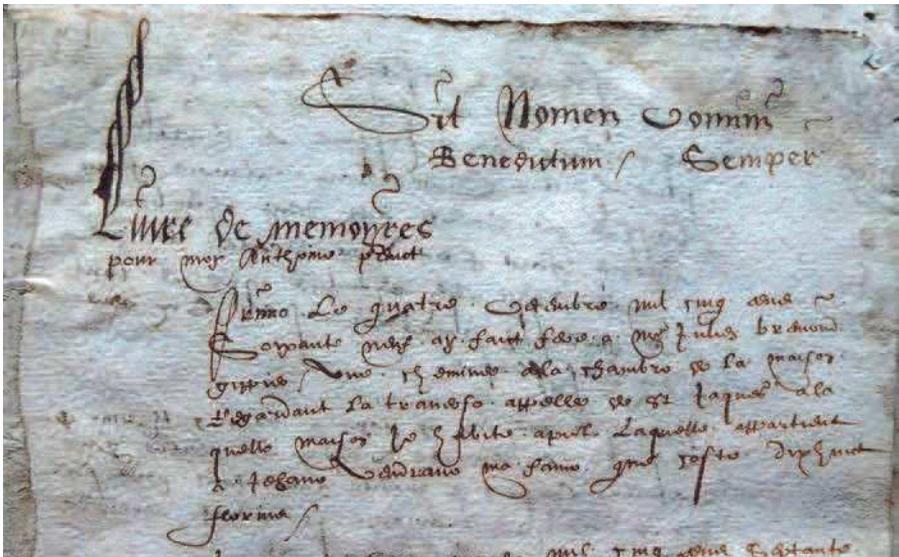
C'est la question que je lui posai et elle me répondit qu'elle l'avait gardé avec d'autres belles choses, soigneusement plié dans un grand carton. Quelle émotion quand elle l'ouvrit et en sortit ce beau velours bleu, le fichu bordé de deux rangs de dentelle de Valenciennes blanche, tout en parfait état et prêt pour une nouvelle vie.

Lydie n'était pas très grande et ce costume ne pouvant être porté par ma fille, je pensais que venant d'une reine d'Arles, il ne pouvait être porté à nouveau que par une reine d'Arles. J'arrivai à la convaincre et elle se décida à le vendre.

C'est la reine du moment, Caroline Serre, qui l'acheta et le porta lors d'une cérémonie des *Mireietto*.

Cette histoire aura-t-elle une suite ? Une autre reine portera-t-elle ce costume un jour ?

**Jean-François CHAUVET**



Première page du manuscrit d'Antoine Peint.  
 (Médiathèque d'Arles, ms. 365, folio 1, cliché Fabienne Martin.)

## UN MARCHAND ARLÉSIEN DU XVI<sup>E</sup> SIÈCLE : ANTOINE PEINT, ET SON LIVRE DE RAISON.

*Christophe GONZALEZ présente le dernier ouvrage de Patricia PAYN-ÉCHALIER, intitulé « Le livre de raison d'Antoine Peint - Fin du XVI<sup>e</sup> siècle » aux Presses universitaires de Provence.*

Né à Arles au XVI<sup>e</sup> siècle, à une date inconnue, Antoine Peint meurt en 1622. Son nom reste attaché à un grand domaine de Camargue<sup>1</sup> et, si sa descendance est éteinte depuis les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut maintenant se faire une idée de ses occupations grâce au livre de raison qu'il rédige de 1569 à 1593 et qui vient d'être publié<sup>2</sup>. Ce genre d'écrit, où le rédacteur consigne les événements privés les plus divers, parfois agrémentés de pensées et de réflexions, y compris sur les choses de l'actualité, ne se destinait pas à la publication. Mais, fort heureusement, depuis quelques années, les chercheurs s'intéressent à ce type d'écrits dont les contenus, parce qu'ils traduisent le regard que porte un individu sur ses actes, ses pratiques, son moment, permettent d'éclairer une existence et son contexte. C'est donc toujours un apport appréciable à la connaissance d'une société.

Dans le cas présent, on ne trouve que peu d'éléments d'ordre strictement privé : naissances, parrainages, décès de l'épouse (Antoine reste veuf avec sept enfants, de 14 ans à 15 mois), déplacements, travaux aux diverses propriétés. Pour l'essentiel, les rubriques sont dédiées aux affaires financières et économiques, prêts, placements, remboursements et autres. Le sujet peut paraître ingrat, mais Patricia Payn-Échalier, qui n'en reste pas au détail des comptes et des transactions, a su tirer le maximum d'informations de cet ensemble, qu'elle réunit et étudie dans une passionnante introduction. Tout autant qu'un individu, c'est une bonne part de la société arlésienne de l'époque qui se révèle.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, en effet, la banque n'existe pas, aussi, nombreux sont ceux qui, possédant quelque bien, pratiquent les prêts ou placements : on ne s'en doute guère mais la circulation de monnaie était importante entre particuliers. Antoine prête en espèces, (parfois de petites sommes – par exemple pour faire soigner un mulet !) mais aussi des objets ou matériaux – une faucille, du mortier, du coton pour les voiles d'un moulin, etc. Outre la pratique des prêts, les activités d'Antoine Peint s'étendent à la location de terres, à diverses opérations commerciales y

---

1. Antoine Peint achète ce mas en 1601 à la ville alors lourdement endettée après les guerres de religion.

2. Patricia Payn-Échalier, *Le livre de raison d'Antoine Peint, fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de Provence, 2020.

compris en association (les « compagnies<sup>3</sup> »), pour toutes sortes de marchandises et en particulier le commerce du blé, richesse du terroir arlésien et auquel s'adonne tout ce que la ville compte d'élites nobles ou bourgeoises, de marchands et d'artisans.

Le xvi<sup>e</sup> siècle est une époque marquée par une conjoncture globale positive qui se distingue par une croissance démographique, une demande de subsistances, des besoins nouveaux avec une augmentation des métiers urbains, la montée du grand commerce, toutes choses qui dynamisent l'activité portuaire d'Arles. Si un nouvel état d'esprit légitime le profit, les guerres de religion, globalement des années 1560 à la fin du siècle, transforment le terroir arlésien en un lieu d'affrontement privilégié entre catholiques et protestants. Aussi, un certain nombre d'opérations réalisées par Antoine Peint sont liées à la conjoncture politique : il multiplie les prêts, y compris à la ville qui fait face à un lourd endettement. Comme l'écrit Patricia Payn-Échalier, « l'approvisionnement des habitants, dans un territoire ravagé, la défense armée contre les troupes tant royalistes que huguenotes qui menacent la ville de tout côté, tout contribue à créer une situation explosive dont certains, comme Antoine Peint dont la clientèle s'élargit alors, savent tirer profit ». Il saura en effet et le voilà qui participe bientôt à la gestion de la communauté au sein d'un parcours qui le fera atteindre le statut de « bourgeois », préparant l'accession à la noblesse de son fils...

Ce même parcours l'insère dans un réseau social où apparaissent quelque trois cents noms que la rédactrice ne laisse pas dans l'anonymat, de sorte que c'est un groupe conséquent qui se révèle et ce n'est pas le moindre intérêt de cette étude décidément bienvenue qui dépasse largement un cas particulier. Elle témoigne d'une trajectoire et s'ouvre sur une partie de la société arlésienne de la deuxième partie du xvi<sup>e</sup> siècle : au fond, dans ce jeu singulier et pluriel, elle dit aussi (surtout ?) que la vie et les pratiques des gens sont sans doute le premier des patrimoines...

**Christophe GONZALEZ**

---

3. En 1590, Antoine Peint entre par exemple dans une « compagnie » pour l'achat de neuf esclaves. Dans ces mêmes conditions, il achète aussi une barque, un radeau de bois, du chanvre à Nice, etc.

## LES TRAVAUX DU COURS DE PROVENÇAL DES AVA

*Nous ne manquons pas, de temps à autre, de présenter les travaux du cours de provençal des AVA qui, toujours sous la houlette d'Odyle Rio, a pris pour thème cette fois le dernier ouvrage de Mireille D'ALVISE, autre professeur du cours.*

Mirèio Couston — de soun noum de chato – es Mirèio D'Alvise de soun noum d'espouso. Douno despièi d'annado e d'annado li cous de prouvençau emé nosto chourmo. Saberudo e dinamico, a escri un libre sus Sant-Martin-de-Crau (prefàci dóu Conse Claude Vulpian, edicioun Équinoxe, 2014), un autre sus li carriero de Sant-Martin, d'article, de conte, d'estùdi publica en particulié pèr *Lou Prouvençau à l'Escolo*, associacioun pedagogico fondado en 1946 pèr Camihe Dourguin e Carle Mauron. En coulabouracioun emé Jan-Miquèu Jausseran, escriguè (edicioun L'auceù libre) : *Raconte de Prouvènço* (2014), *Raconte miravihous de Prouvènço* (2017) e, l'an passa, publica pèr l'òusservatòri Collectif Prouvènço : *Pastriho – « Bon pastre fai bon avé » — Hommage aux bergers provençaux – Tèste prouvençau emé la reviraduro franceso en regard*. N'en faguè elo-memo lis ilustracioun. Dins aquest libre, legissèn de raconte, d'estùdi, de pouèmo, de conte.

Au cous de prouvençau crea pèr *Lis Ami dóu Vièi Arle* en 1975, avèn estudia un conte de Mirèio Couston : *Lou pastre abóumiani — Le berger bohémien*. Lou proutagounisto, Esperit, baile-pastre d'un abeié, es à l'estivo quand, uno niue, soun chin roundino. Vèi parèisse un jouvènt que vòu pas dire soun noum, que lou saludo en lengo nostro e que ié demando « *la retirado pèr la niue* ».

Veici la fin d'aquest tros : « *Se vos pas me dire toun noum, te faudra parti, te pode pas garda eici. As-ti fa quaucarèn de mau ?* » « *Vène de dela d'aquelo mountagno. Siéu parti i'a quàuqui jour, d'ùni me volon sagata.* » *Esperit sabié pas dequé faire.*

Lis « escoulan » dóu cous respoundeguèron à la questioun seguènto : « *Esperit sabié pas dequé faire. Imaginas la seguido de l'istòri.* » Dos gènti Dono l'an vougu faire en escrivènt un tèste que veici. Li gramacian e bèn-astrgan. E sian segur qu'acò vous dounara envejo de legi lou tras-que bèu libre Pastriho.

\* \*

Mireille Couston — de son nom de jeune fille — est Mireille D'Alvise de son nom d'épouse. Depuis des années, elle donne les cours de provençal avec notre équipe. Savante et dynamique, elle est l'auteur

d'un livre sur Saint-Martin-de-Crau (préface du maire Claude Vulpian, édition Équinoxe, 2014), un autre sur les rues de Saint-Martin, de nombreux articles, contes, études, publiés en particulier par *Lou Prouvençau* à *l'Escolo*, association pédagogique fondée en 1946 par Camille Dourguin et Charles Mauron. En collaboration avec Jean-Michel Jausseran, elle a écrit (édition L'aucèu libre) : *Raconte de Prouvènço* (2014), *Raconte miravihous de Prouvènço* (2017) et, l'an passé, publié par l'òusservatòri Collectif Prouvènço : *Pastriho – « Bon pastre fai bon avé » — Hommage aux bergers provençaux – Texte provençal avec la traduction française en regard*. Elle en fit elle-même les illustrations. Dans ce livre, nous lisons des récits, des études, des poèmes, des contes.

Au cours de provençal, créé par *Les Amis du Vieil Arles* en 1975, nous avons étudié un conte de Mireille Couston : *Lou pastre abóumiani — Le berger bohémien*. Le protagoniste, Esprit, maître-berger d'un grand troupeau, est à l'estive quand, une nuit, son chien grogne. Il voit alors paraître un jeune homme qui ne veut pas dire son nom, qui le salue en langue provençale et qui lui demande « l'hospitalité pour la nuit ».

Voici la fin de ce passage : « *Si tu ne veux me pas dire ton nom, il te faudra partir, je ne peux pas te garder ici. As-tu fait quelque chose de mal ?* » « *Je viens d'au-delà de cette montagne. Je suis parti il y a quelques jours, certains veulent me tuer.* » *Esprit ne savait pas quoi faire.*

Les participants au cours avaient à répondre à la question suivante : « *Esprit ne savait pas quoi faire. Imaginez la suite de l'histoire.* » Deux personnes l'ont fait par écrit. Nous les félicitons et les remercions. Nous sommes sûrs que cela vous donnera envie de lire le très beau livre *Pastriho*.

Odyle RIO

\* \*

La niue envouloupavo li dous ome, li bèsti e lou chin èron tranquile. Despièi quàuqui minuto de silènci, lou jouine diguè soun noum, Matiéu, e racontè soun istòri.

« Ère pastre dins un vilage darrié la mountagno. Uno niue, m'endourmiguère e entendeguère pas lou loup. Lou lendeman matin, descurbiguère lou chaple (la matanço) : quàuqui fedo èron morto e lis àutri avien despareigudo. Lou mèstre aguènt perdu soun bestiàri, me voulié sagata coume lou loup avié fa à si bèsti. »

Esperit, tout esmougu d'entèndre uno istòri tant tristo, diguè : « Podes dormir dins la cabano. Deman parlaren. »

Lou lendeman, Esperit expliquè soun idèio : « Quand siéu en estivo, moun drole rèsto à l'oustau dóu vilage emé sa maire e sa pichoto sorre. S'òcupo dis àutri bèsti : lou chivau, l'ase, li gau e galino, li couniéu...

Matiéu, se vos, gardaren moun bestiàri tóuti dous, saren dous ome e un chin pèr proutegi li bèsti se lou loup vèn à la tasto ! »

Matiéu sourriguè e dis : « Gramaci, Mèstre, de me faire fisanço. »

\* \*

La nuit enveloppait les deux hommes, les bêtes et le chien étaient calmes. Après quelques minutes de silence, le jeune dit son nom, Mathieu, et raconta son histoire.

« J'étais berger dans un village situé derrière la montagne. Une nuit, je m'endormis et je n'entendis pas le loup. Au matin, je découvris le carnage, quelques brebis étaient mortes et les autres avaient disparu. Le patron, ayant perdu son troupeau, voulait me tuer comme le loup avait fait à ses bêtes. »

Esprit, tout ému d'entendre une histoire aussi triste, dit : « Tu peux dormir dans la cabane. Demain, nous parlerons. »

Le lendemain, Esprit expliqua son idée : « Quand je suis en estive, mon fils reste à la maison du village avec sa mère et sa petite sœur. Il s'occupe des autres animaux : le cheval, l'âne, les coqs et les poules, les lapins... Mathieu, si tu veux, nous garderons mon troupeau tous les deux, nous serons deux hommes et un chien pour protéger les bêtes si le loup vient prendre son repas ! »

Mathieu sourit et dit : « Merci, Maître, de me faire confiance. »

**Michèle TATARIAN**

\* \*

Esperit sabié pas que de faire... Ié venguè : « E perdequé te voulien sagata ? De que i'aviés fa ? Te poudiés pas défendre ? Conto-me un pau aquest affaire se me fas fisanço. » « Sabe pas se pode, qu'es proun tihous respoudeguè lou jouvènt, subre tout que me dève escoundre e mesfisa de tóuti... mai de segur sias un brave ome, alor vaqui... » E ié debané soun cabedèu...

« Vous ai di que rèste emé mi gènt de dela de la mountagno. Au mes de mai an passa dins moun vilajoun de bómian qu'anavon i Santo faire soun roumavage coume cade an e ié rèston tres jour. An tanca si caravano proche l'estàdi que i'a proun d'espàci, d'aigo et de lume. Un vèspre que tournave à l'oustau quàuqui jouine jougavon de la quitarro, cantavon, uno chato dansavo, li pichot quilavon, èron deja en fèsto ! Iéu badave, subran la jouvènto s'es revirado, sis iue negre lusènt de gau, si long péu desnousa, sa caro bruneto, si bouco risènto, tant poulido que moun cor trefouliguè ! Me poudiéu pas destaca d'aquelo vesiou de bèuta, de jouinesso, de gràci, n'en veniéu fòu ! Pièi avans de s'esvali, de si det menu me mandè un pótoun... Rintra au miéu quinquère pas mot e m'anère jaire, li tarnavello en fiò.

L'endeman la veguère mai, souleto aqueste cop lis iue dins lis iue se sian di tout l'amour que nous treboulavo, mai subran si fraire vo si cousin nous an agarri, me l'an raubado e menado à soun paire que l'a embarrado ! A just agu lou tèms de me dire « I santo l'an que vèn ! ». Eli m'an aganta e amanaça 'mé si coutèu en disènt « se te ié reprenèn siés un ome mort ». Alor ai fugi enjusqu'à l'oustau, me siéu escoundu dins la croto e à la niue negro ai parti vers la mountagno, leissant un pichot mot pèr ma pauro maire e me veici 'mé vous que me ramentas moun grand, parti ai las ! que fuguè pastre tambèn. »

Lou jouvènt se teisë un moumen. Pièi reprenguè : « Bord-que m'avès fa fisança vous ai counta moun istòri. Belèu dins dous o tres mes poudrai rintra au miéu, li caraco m'auran óubrida, mai iéu jamai óubridarai la chato tant bello que m'a enfada e l'an que vèn anarai prega li Sànti Mario e Santo Saro dins la croto. La pregarai tant fort que de-segur me fara trouba ma tant amado e nous semoundra sa benedicioun ! Anaren pièi sus l'areno escouta la mar e remira lis estello que i'à quàsi dous milo an vist desbarca li pàuri foro-bandi que la Camargo aculiguè à bras dubert, èli qu'aparon li prouvençau e li bómian. »

Esperit semblavo atupi ! Jamai se sarié pensa d'ausi de causo ansin. Pièi iè venguè : « Siés un bon drole, toun istòri m'a esmougu qu'es pas de dire ! Dins l'espèro de l'an que vèn, s'acò tagrado, pos resta eici, m'ajudas, te dounarai la retirado, lou manja, lou bèure e de-segur res te vendra destousca dins aqueste rode. L'autouno vengu davalaren, retroubaras ti gènt, saras devengu pastre coume toun grand. A la primo emé l'ajudo di Santo e de Saro ta tant poulido revendra e poudrès vous ama pèr la vido. De que n'en dises ? Fasèn lou pache ? »

Li dous ome, lis iue plen de lagremo, se dounèron l'acoulado e despièi lou bèu jouvènt es devengu « lou pastre abómiani »...

\* \*

Esprit était perplexe... Au bout d'un moment il lui dit : « Mais pourquoi voulaient-ils te tuer ? Que leur avais-tu fait ? Tu aurais pu te défendre, raconte-moi un peu cette affaire si tu me fais confiance ! » « J'hésite car c'est très délicat, d'autant plus que je dois me cacher et me méfier de tout le monde... mais vous êtes à coup sûr un brave homme, alors voilà... » Et il vida son sac...

« Je vous ai dit que j'habite de l'autre côté de la montagne. Au mois de mai dernier, des Gitans en route pour les Saintes où ils vont chaque année passer les trois jours du pèlerinage, se sont arrêtés dans mon village. Ils ont installé leurs caravanes près du stade, où il y a de la place, de l'eau et de l'électricité. Un soir, en rentrant chez moi, j'ai entendu les guitares, des jeunes jouaient, chantaient, une fille dansait, des gamins

criaient, c'était déjà la fête ! Je me suis planté là pour les regarder et soudain la jeune fille s'est retournée, les yeux brillants de joie, ses longs cheveux noirs dénoués, son teint doré, sa bouche souriante, si jolie que mon cœur bondit dans ma poitrine ! Impossible de me détacher de cette vision de beauté, de jeunesse, de grâce, j'étais comme fou ! Puis son regard s'est posé sur moi un instant et avant de reprendre sa danse, de ses doigts fins, elle m'a envoyé un baiser... Arrivé chez moi, sans un mot, je montai directement me coucher, la tête en feu.

Le lendemain, je la revis, seule cette fois, et presque sans un mot, juste avec les yeux, nous nous sommes dit tout l'amour qui nous enivrait. Mais tout à coup ses frères ou ses cousins ont surgi de l'ombre, ils me l'ont enlevée et amenée chez son père qui l'a enfermée. Elle a eu juste eu le temps de me dire « aux Saintes, l'an prochain ». Ils m'ont sauté dessus, menacé avec leurs couteaux, l'un d'entre eux m'a dit : « si nous t'y reprenons, tu es un homme mort ! » Alors j'ai couru jusqu'à la maison, me suis caché dans la cave et à la nuit noire, je suis parti vers la montagne en laissant un petit mot pour ma pauvre mère. Et me voilà près de vous qui me rappelez mon grand-père, parti trop tôt hélas, qui était berger lui aussi. »

Le garçon se tut un moment. Puis il reprit : « Puisque vous m'avez fait confiance, je vous ai tout raconté. Dans deux ou trois mois peut-être, je pourrai rentrer chez moi, les Gitans m'auront oublié, mais moi je n'oublierai jamais cette fille si belle qui m'a ensorcelé ! Aussi, l'an prochain, j'irai prier les Saintes et Sainte Sara dans sa crypte, je la prierai si fort qu'elle me fera retrouver ma bien-aimée et qu'elle nous donnera sa bénédiction. Puis nous irons tous deux sur la plage écouter la mer et contempler les étoiles qui, il y a près de deux mille ans, ont vu débarquer les pauvres exilés que la Camargue accueillit à bras ouverts, eux qui depuis protègent les Provençaux et les Bohémiens. »

Esprit était ahuri ! Jamais il n'aurait imaginé entendre un tel récit. Il lui dit enfin : « Tu es un bon garçon, ton histoire m'a ému plus que je ne saurais dire ! Alors, si cela te convient, en attendant l'année prochaine, tu peux rester avec moi, tu m'aideras, tu auras le gîte et le couvert ; de plus, personne ne viendra te dénicher ici. L'automne venu, nous descendrons avec le troupeau, tu retrouveras tes parents et peut-être seras-tu berger comme ton grand-père ? Puis, au printemps, avec l'aide de sainte Sara et des Saintes, ta belle reviendra et vous pourrez vous aimer pour la vie. Qu'en dis-tu ? Tu es d'accord ? »

Alors les deux hommes, les larmes aux yeux, se donnèrent l'accolade et c'est ainsi que le beau jeune homme est devenu le berger gitane...

**Geneviève ROUX-PINET**

## IN MEMORIAM : HENRI GUIBAUD (1943-2020)

S'il était déjà adhérent des Amis du Vieil Arles depuis quelques années, Henri GUIBAUD n'en était le trésorier que depuis le mois de mars de cette année 2020, à la suite du retrait de cette fonction d'Albert BROCHUT, après une vingtaine de très bons et loyaux services. Nous avons été soulagés qu'il accepte très spontanément et très volontiers d'occuper ce poste délicat pour une association de notre dimension,

Mais le destin en a décidé autrement. Le 27 octobre de cette année, par ailleurs marquée par un contexte mortifère inégalé depuis longtemps pour les raisons que l'on sait, Henri disparaissait subitement, sans que rien ne le laisse prévoir. Il était ainsi arraché à l'affection des siens, son épouse Bernadette, ses enfants Pierre-Yves, Olivier et Aurore, et ses petits-enfants.

Il était né en 1943 à Marseille. Dès ses études de droit terminées, il avait rejoint en 1965 la propriété agricole familiale des Saintes-Maries-de-la-Mer, avant d'être rapidement sollicité pour rentrer dans les organisations agricoles ainsi qu'au conseil des prud'hommes. Expert agricole et foncier dès 1977, il exerça cette fonction à plein temps pendant plus de vingt ans à partir de 1984, puis créa son propre cabinet d'expertise et d'assurances, géré aujourd'hui par son fils aîné.

Dans sa profession comme dans sa vie, Henri était avant tout un humaniste. Sa bonhomie de toujours, sa jovialité, son humour étaient appréciés de tous et il faisait preuve dans son action d'un altruisme de tous les instants qu'il consacrait, au-delà des cercles familiaux et professionnels, au milieu associatif et à la défense des traditions locales. On peut imaginer sa fierté, ainsi que celle de son épouse, lorsque leur fille Aurore fut élue reine d'Arles en l'an 1999 !

Il va sans dire qu'il nous manque beaucoup, comme il manque à tous les siens auxquels nous renouvelons tous nos sentiments de compassion et notre soutien amical.

**Le conseil d'administration**



Supplément au n° 184 du bulletin des A.V.A.

## *Entre Nous*

---

En cette fin de journée de janvier, l'année avait bien commencé pour les AVA ! À question directe, réponse tout aussi spontanée et enthousiaste d'Henri GUIBAUD qui avait accepté la lourde charge de succéder à Albert BROCHUT, trésorier historique de l'association depuis plus de 20 ans ! Nous le savons tous, il y a des personnes avec lesquelles il n'est pas besoin de partager le quotidien, pour savoir que nous cultivons les mêmes valeurs humanistes ! Avec Henri, c'était exactement le cas pour cet homme de confiance, discret, fidèle en amitié malgré l'éloignement de nos vies, mais avec lequel nous partageons pour notre ville l'amour de son patrimoine et de ses traditions. De cela découlent cette réponse sans hésitation et cette disponibilité immédiate qui venaient effacer nos inquiétudes pour la bonne suite des AVA. Et puis, quelques semaines avant la fin de cette année pour le moins très contrastée, ce fut la nouvelle imprévisible de sa disparition, mêlant incrédulité et stupeur, nous laissant brutalement empreints d'émotion puis de chagrin ! Mais que dire alors de ses proches vers lesquels nos pensées vont aussitôt ? Décidemment cette année ne nous aura rien épargné ! Mais la vie nous a appris à devoir faire face à de si injustes circonstances. Confinement aidant, il nous a fallu poursuivre notre chemin, tous solidaires autour de nos objectifs patrimoniaux partagés.

Après l'annulation à Arles des Journées européennes du patrimoine, ce dernier trimestre s'annonçait compliqué en particulier en visibilité. Fort heureusement nos amis académiciens ont pu tenir leur colloque en partenariat avec le **Parc de Camargue** et à travers son histoire, ce furent deux journées pleines d'espoir pour ce territoire. Confronté depuis fin 2019 à des débats très contradictoires entre ses principaux acteurs, habitants, entrepreneurs, scientifiques, qui analysent très différemment son avenir face aux risques imminents du changement climatique, le Parc avait besoin, à 50 ans, de cette prise conscience, afin d'assurer sa survie, laquelle s'est traduite par la tenue de deux conseils syndicaux très positifs. Ces comités décentralisés se sont successivement tenus à Arles puis Port-

Saint-Louis-du-Rhône, et la présence des nouveaux élus, d'Arles en particulier, a donné une véritable impulsion (attendue par l'équipe technique du Parc) aux débats et échanges constructifs. En fin de séance, le nouveau directeur, Régis VISIEDO, arrivé à la veille du premier confinement, et qui a pu depuis découvrir les spécificités de son nouveau champ d'action, a présenté à l'assemblée le fonctionnement et les activités du Parc, assisté des quatre cheffes de service (une première !). La seule ombre portée sur ce conseil concerne l'état de santé préoccupant du président, ce que chacun a pu constater et s'en émouvoir.

Toujours dans le contexte de cette période particulière et tenant compte des mesures sanitaires strictes, les AVA se sont familiarisés avec les réunions en visioconférence. Ce fut le cas pour la réunion du conseil scientifique des **Marais du Vigueirat**, dans lequel les AVA sont représentés depuis quelques années, afin de rappeler, si besoin, que cette réserve nationale recèle, outre une biosphère très riche, un patrimoine matériel dont notre ami Otello BADAN connaît bien l'existence... et pour cause ! En fait l'un des sujets importants, le et nous concernant, validé ce jour-là, était la demande de conduire officiellement des fouilles archéologiques dans les marais afin de concrétiser les hypothèses et découvertes d'éléments probants de la présence du « canal » faites par Otello BADAN. Son action a été reconnue plusieurs fois dans le dossier d'instruction du projet FOSPHORA porté par le CNRS. Ce chantier sera effectif dès l'été prochain, toute précaution prise en cette période de faible nuisance sur la biosphère. Affaire à suivre pour nous tous !

Dès le lendemain, une nouvelle réunion organisée par la DREAL PACA en visioconférence a rassemblé 49 participants dans le cadre du comité de suivi du projet de **contournement autoroutier d'Arles**, précédant la phase de consultation publique toujours en cours à ce jour. C'est Henri CÉRÉSOLA qui avait initié la participation des AVA à l'étude de ce projet que l'on n'a pas manqué de surnommer depuis « l'Arlésienne » ! En plus de la qualité de vie des riverains et des utilisateurs locaux, ce projet a une importance urbanistique pour Arles dans le cadre de la requalification de la RN113. À suivre également en espérant que les délais ne seront pas à nouveau prolongés !

Peu de temps après, ayant repris une habitude de réunion de type classique, mais masqués, nous avons pu rencontrer M. Mustapha BOUHAYATI, directeur de la **Fondation LUMA**, et ses collaboratrices pour évoquer ensemble l'année 2021 comprenant l'inauguration du Parc des Ateliers par la Fondation et le 50<sup>e</sup> anniversaire des AVA. Nous souhaitons ainsi évoquer avec lui un éventuel partenariat autour d'une démarche patrimoine dont l'un des objets serait de donner un devenir à la chapelle

de la Genouillade et à la Léproserie St Lazare, si proches de la tour de Frank GEHRY ! Dans ce contexte M. BOUHAYATI a fait le point sur la fin de chantier de la Fondation, sur la présentation du site et son ouverture au public au printemps 2021. Il a montré un réel intérêt à notre approche patrimoniale de la chapelle de La Genouillade et une certaine motivation à l'intégrer dans leur présentation historique du site du Parc des Ateliers et essayer ainsi de la sortir de son « oubli ». Quant à la Léproserie, elle fait l'objet d'une attention particulière de la ville.

En effet, le conseil municipal du 27 novembre de la **ville d'Arles**, transmis en direct sur Internet, comportait plusieurs délibérations intéressantes pour les AVA : nouveau règlement des subventions municipales aux associations, budget études du Toro Pôle, convention ville-Marais du Vigueirat, aménagement du carrefour des Minimes au niveau de la Léproserie. Dans sa présentation Mme Sophie ASPORD, adjointe à l'urbanisme et au patrimoine, a fait état du projet de « restauration de la Léproserie », dans le cadre de l'aménagement d'un rond-point à cet endroit. Les actuels propriétaires, bien discrets depuis quelques années, retrouveraient une certaine dynamique pour le projet de restauration de la Léproserie pour laquelle ils avaient obtenu un permis de construire en 2015, mais pour une finalité différente.

Une rencontre a été rapidement organisée avec Mme ASPORD afin d'évoquer ce sujet, mais surtout, présentation étant faites, pour échanger sur nos projets anniversaire de 2021, afin d'être plus complémentaires que concurrents. La ville souhaite en effet fêter dignement les 40 ans de classement de nos huit monuments emblématiques au patrimoine mondial par l'UNESCO, alors que les AVA vont célébrer les 50 ans de leur renaissance. Une fois encore, la Covid 19 vient opprimer le calendrier, et il était urgent de coordonner les nombreuses manifestations afin que chacun garde la maîtrise des siennes, sans parler de celles de nos partenaires, l'Académie, Festiv'Arles, et tous les festivals culturels annuels. De plus, il se murmure en ville que le Ministère de la Culture a créé récemment le label « Capitale française de la culture » et que la ville prépare un dossier de candidature pour sa première attribution en 2022. On peut penser que nous ne tarderons pas à en savoir plus mais d'ores et déjà nous savons que notre jeune entrepreneur partenaire, Florent CARASCO, créateur de la Ferme 3D, prépare un projet pour cette occasion. Ayant obtenu toutes les autorisations et assurances officielles, dont le parrainage de Luc LONG, son « *Monumental César* » reproduction du buste « né du Rhône » et exposé au MDAA, réalisé par pièces imprimées avant d'être assemblées par un système très innovant pour constituer une statue de cinq mètres de haut. Elle sera installée à Arles pour 2022 puis siègera aux Baux de Provence, pour veiller sur le Pays d'Arles. Affaire à suivre pour les AVA !

Durant ce même conseil municipal du 27 novembre, la délibération n° 7 ayant pour objet « l'adoption d'un règlement définissant à la fois le cadre de l'instruction des demandes de subvention, les critères qui vont prévaloir aux attributions et les modalités de contrôle de leur utilisation », a attiré l'attention des participants et de la presse. Dans la fiche de présentation du règlement, aux considérants préalables au vote, il est rappelé « que dans le cadre de sa politique de soutien au tissu associatif, la ville d'Arles souhaite encourager et valoriser les initiatives des associations porteuses de projet présentant un intérêt général local en cohérence avec les orientations des politiques publiques mises en œuvre par la ville, [...] la ville souhaite soutenir les associations qui participent activement au dynamisme local et contribuent au développement éducatif, culturel, social et sportif des Arlésiens ». Il est alors indispensable pour elles de « présenter un projet en adéquation et complémentarité avec les politiques publiques municipales et de signer la charte des valeurs de la République ». Ce texte doit être l'occasion pour chacune des associations concernées de réfléchir à la conformité de ses objectifs et de ses actions à ces exigences. Concernant les critères, au nombre de six, notre réflexion nous a conduit à n'en retenir que cinq, renonçant à participer au développement sportif. C'est une belle opportunité et une chance pour les AVA que de devoir et pouvoir ainsi justifier de leur mission existentielle. C'est ainsi que dès son arrivée au sein du conseil d'administration, Jean-Marie LOPEZ a accepté de mettre son expérience comptable et de trésorier d'association à la disposition des AVA, et a relevé le challenge en se plongeant aussitôt dans ce dossier de subvention d'un autre type, plus complexe mais plus juste.

Durant ce dernier trimestre, nous avons eu la joie de recevoir au sein du conseil d'administration un nouvel auditeur libre plein d'enthousiasme en la personne de Dominique SALOMON. L'effectif est maintenant au complet, et c'est une grande chance pour nous tous, car la tâche qui nous attend en 2021 est vaste avec la célébration des 50 ans de notre renaissance dont le programme est en cours de finalisation, mais dont on sait déjà qu'il comprendra entre autres manifestations, un colloque d'histoire d'Arles. On aura très vite l'occasion d'en reparler au plus tard à notre assemblée générale le 13 mars et cela ne doit pas rester *Entre Nous* !

En terminant ce petit journal, et après l'année que nous venons de vivre, je m'enhardis en osant souhaiter à tous une bonne année en prenant soin de vous.

**Vincent RAMON**

# SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES

Fondée en 1903 - Reconstituée en 1971

## Présidents d'honneur

FRÉDÉRIC MISTRAL  
ÉMILE FASSIN  
PIERRE FASSIN  
ANDRÉ VAILHEN-REMACLE  
RENÉ VENTURE  
HENRI CÉRÉSOLA

## Anciens présidents

AUGUSTE VÉRAN 1901-1903  
AUGUSTE LIEUTAUD 1903-1923  
JEAN LANDRIOT 1971-1974  
RENÉ VENTURE 1974-1987  
THÉRÈSE GUIRAUD 1987-1990  
HENRI CÉRÉSOLA 1990-2011

## COMITÉ D'HONNEUR

Guy BONNET - Louis BOREL - Jean-Paul CAPITANI  
Patrick de CAROLIS - Christian MOURISARD  
Pierre DOUTRELEAU - René GARAGNON  
Jean-Claude GOLVIN - Christian LACROIX  
Henri LAURENT - Claude MAURON  
Roger MERLIN - Vera MICHALSKI-HOFFMANN  
Françoise NYSSSEN - Erik ORSENNA - La Reine d'Arles  
Michèle RICARD - Odyle RIO - Dominique SÉRÉNA-ALLIER  
Claude SINTÈS - Henri VEZOLLES

## MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

**Président** : Vincent RAMON

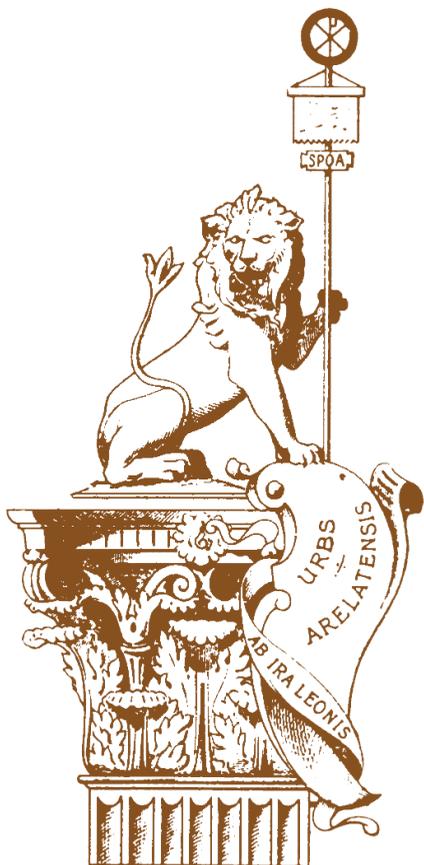
**Vice-présidents** : Remi VENTURE, Pierre VELLY

**Secrétaire** : Annie DENIS

**Trésorier** :

**Trésorière adjointe** : Françoise PONSDÉSSERRE

A. ARNOULT, M. BAUDAT, M.J. BOUCHE,  
A. BROCHUT, J.F. CHAUVET,  
G. FRUSTIÉ, J.P. GILLES, Ch. GONZALEZ,  
P. MILHAU, Ch. PAUL, J. PITON, R. RÉGAL.



Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2020  
Directeur de la publication : V. RAMON  
ISSN 0988 - 9531

Création - Impression  
CDI Imprimerie - Valence

